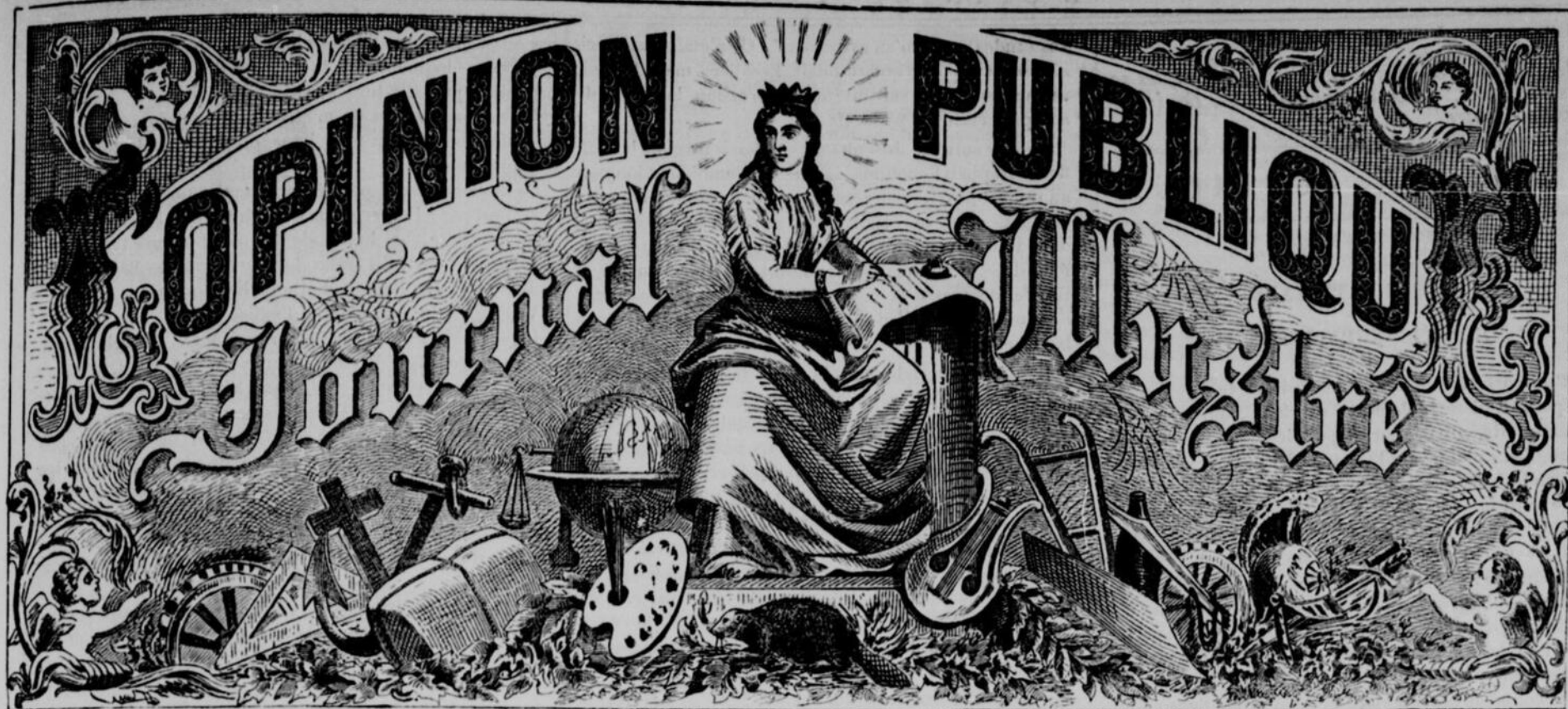




Vol. I. — No. 46.

MONTREAL JEUDI 17 NOVEMBRE 1871.

ABONNEMENT \$2 50
PAR NUMERO 5 CENTS



MONSEIGNEUR JOSEPH OCTAVE PLESSIS.

AVIS.

Notre Agent collectera, cette semaine et les semaines suivantes, dans les quartiers St. Louis, St. Laurent et Centre.

L'OPINION PUBLIQUE.

LUNDI, 14 NOVEMBRE, 1870.

GALERIE NATIONALE.

MONSEIGNEUR PLESSIS.

Il est un portrait que l'étranger visitant le Bas Canada trouve partout, dans la demeure du riche comme dans la maisonnette du cultivateur, depuis les côtes de la Gaspésie jusqu'aux plaines de l'Ottawa. Et lorsque cet étranger demande quel est l'homme dont le peuple canadien conserve ainsi la mémoire et les traits remarquables, on lui répond :—C'est monseigneur Plessis, et chacun vante à l'envi les talents et les vertus de cet illustre évêque.

Ayant entrepris d'écrire la vie des hommes qui ont le plus honoré le nom canadien par la grandeur du caractère et de l'intelligence, je ne pouvais m'empêcher de parler de Mgr. Plessis. Ce n'est pas une biographie que je veux faire, c'est un portrait; je me propose de dessiner en quelques coups de crayon cette belle et noble figure dont l'éclat illumine les plus belles pages de notre histoire religieuse et nationale.

Au moment où la Nouvelle France passait, après une lutte héroïque et désespérée, sous la domination anglaise, la Providence, qui veillait sur ses destinées, faisait naître, à Montréal, dans une humble et pieuse famille, un enfant de prédilection que l'église baptisait sous le nom de Joseph-Octave Plessis. Le père de cet enfant, sieur Joseph Plessis, et sa mère, Louise Ménard, avaient une grande réputation de foi, de vertu et de probité. Ils accueillirent avec joie la naissance de cet enfant dont ils résolurent de faire, à tout prix, un bon chrétien et un bon citoyen. Ils virent bientôt avec bonheur que leurs peines ne seraient pas perdues. Joseph-Octave était doué d'une belle intelligence et du caractère le plus heureux.

Après quelques mois passés dans l'école paroissiale du célèbre père Lucette, il entra à l'école latine que monsieur Curateau ouvrit d'abord à la Longue Pointe et continua au château Vaudreuil, dans la ville de Montréal. Cette école devint plus tard cet excellent collège de Montréal où la jeunesse fait sans bruit et sans éclat de si fortes études. Mais à cette époque, l'école de monsieur Curateau, la principale maison d'éducation de Montréal, avait des proportions bien modestes; on y enseignait bien les belles lettres, mais on n'allait pas plus loin; la rhétorique était la colonne d'Hercule qu'on ne pouvait dépasser. Ceux qui désiraient terminer leurs études étaient forcés d'aller au petit Séminaire de Québec.

Or, aller à Québec en ce temps-là n'était pas chose facile et agréable comme aujourd'hui; on ne s'endormait pas, le soir, à Montréal, à bord d'un de ces palais flottants, qui sillonnent maintenant le St. Laurent, pour se réveiller à l'ombre du Cap Diamant. La compagnie du Richelieu n'existait pas encore et la vapeur non plus. C'était l'époque paisible où les goélettes et les calèches d'heureuse mémoire se disputaient seules les faveurs de l'opinion publique. On partait quelque fois de Québec, le 25 juillet, et on arrivait à Montréal vers le premier septembre, cinq semaines après; souvent lorsque les élèves du Séminaire de Québec, dont les parents demeuraient à Montréal, arrivaient dans cette ville, leur vacance était finie; ils l'avaient passée en goélette.

"Bien différente était la voie de terre, dit le savant abbé Ferland, pour les vigoureux gaillards qui préféraient la suivre. Réunis dans la chapelle du Séminaire, les voyageurs saluaient, par un cantique la protectrice des pèlerins; puis la bande joyeuse défilait; elle poussait un cri d'adieu au milieu de la grande cour, et comme une volée d'outardes, se dirigeait vers l'Ouest, qui pour elle renfermait la terre promise."

Lorsque le jeune Plessis eut appris tout ce que le bon M. Curateau pouvait lui enseigner, il refusa d'aller continuer ses études à Québec et manifesta le désir de rester à la maison paternelle. Nous croyons devoir détacher ici une des jolies pages de M. Ferland.

"Monsieur Joseph Plessis, à qui l'étudiant communiqua son projet, ne voulut point forcer les inclinations de son fils; mais d'un autre côté, il comprenait qu'il ne fallait pas compromettre l'avenir de ses enfants en se prêtant à leurs fantaisies. Il était père, comme on l'était alors, c'est-à-dire, le chef de la famille. Tout en se rendant aux justes demandes de son fils, il aurait cru manquer à son devoir s'il se fut laissé guider par des projets éphémères. "C'est bien, Joseph," répondit-il au jeune homme: "demain vous quitterez le capot d'écolier; vous prendrez le tablier et vous descendrez avec moi à la forge. Quand vous voudrez reprendre

"vos études, vous m'en avertirez." Ce n'était pas précisément la réponse qu'attendait l'écolier; mais il fallait se soumettre, car suivant une expression, la parole de son père était une parole de roi."

"Le jour suivant, Joseph-Octave Plessis maniait le soufflet et frappait l'enclume! Les heures semblaient longues au nouvel ouvrier peu accoutumé aux travaux manuels; en effet, pour un étudiant qui se sentait plus de force dans l'intelligence que dans les poignets, l'épreuve était fort dure. Néanmoins pendant toute une semaine, il tint ferme contre la fatigue du corps et surtout contre l'ennui de l'esprit qui se trouvait privé de sa nourriture habituelle.

"Il fallut enfin céder sous le poids de la lassitude et du dégoût; avec l'assentiment de son père, le jeune Plessis déposa le tablier, reprit l'habit d'écolier, et dans l'automne de 1780, partit avec son frère pour aller terminer ses études au petit séminaire de Québec."

Le 29 novembre 1786, un beau jeune homme, pieusement agenouillé au pied des autels se dévouait au service de Dieu et de la religion. Il n'avait que vingt-trois ans. Déjà il avait enseigné les belles lettres et la rhétorique pendant plusieurs années au collège de Montréal avec un grand succès, et il avait été jugé digne d'être le secrétaire de Mgr. Briand, qui avait pour lui la plus grande estime.

Ses talents et ses vertus lui avaient déjà fait une grande réputation dans le clergé et parmi les fidèles et le faisaient considérer comme une des gloires futures de l'église du Canada.

Aussi une foule nombreuse se pressait autour du sanctuaire de la cathédrale pour assister à l'ordination du jeune lévite. On admirait les traits nobles et distingués, l'attitude digne et modeste, la physionomie remarquable de ce jeune homme dont la foi et le dévouement touchaient tous les cœurs.

Avec quelle joie l'illustre évêque, dont il avait été l'ami, le confident, et le digne élève recevait ses vœux et lui donnait les sublimes pouvoirs du sacerdoce! Avec quel bonheur il entrevit dans l'avenir tous les bienfaits que cette belle vocation allait procurer au troupeau confié à ses soins.

Il y a dans l'ordination d'un prêtre quelque chose qui élève l'âme et l'impressionne vivement!

Un jeune homme est arrivé au terme de ses études, au but désiré dont la pensée à tant de fois soutenu son courage défaillant; il lui faut choisir la destinée qui convient le mieux à ses goûts, à ses aptitudes, au développement de ses talents et de ses connaissances; il est sur le seuil de la vie réelle.

Deux routes s'offrent à lui. L'une lui apparaît pleine d'enchantements et de jouissances, jonchée de fleurs, chargée de parfums; il voit les honneurs, la richesse et la gloire réservés au talent, il entend les applaudissements qui l'accueillent à son passage; des femmes charmantes passent, richement habillées, le sourient sur les lèvres, en lui jetant des regards séduisants; des hommes puissants lui tendent la main et lui offrent de l'enrober sous leur drapeau.

L'autre est semée de pierres aigues, bordée de ronces et d'épines; il ne peut faire un pas sans s'écrouler les pieds; il entend des cris de douleur: ce sont des femmes en pleurs, des moribonds, à la figure cadavérique, au regard éteint, des mendiants couverts de haillons qui lui demandent des secours et des consolations, il ne voit partout que tombes, emblèmes de tristesse, de désolation et de souffrance.

D'un côté c'est la vie, la liberté, la joie et les plaisirs, la réalisation de tous les rêves qui l'ont bercé depuis son enfance, c'est le printemps avec sa verdure, son soleil, ses fleurs, ses harmonies, sa brise parfumée, ses joyeux murmures. De l'autre côté c'est l'esclavage du cœur et de la pensée, les humiliations, la contrainte, le sacrifice, la mort à tout les entraînements, à toutes les séductions de la nature; c'est l'automne avec ses sombres nuages, ses arbres dépouillés, son manteau funèbre, ses frimats et ses tempêtes.

Et ce jeune homme il est dans toute la vigueur de l'âge, dans le bouillonnement de toutes les passions, l'épanouissement de la jeunesse, de la santé et des sentiments les plus puissants et les plus féconds de l'humanité, dans les exaltations d'une imagination surexcitée par les mirages trompeurs de l'horizon et les séductions de l'inconnu!

Une lutte terrible se livre dans son âme, tout son être est bouleversé. Il prie, se recueille et réfléchit, mesure le temps avec l'éternité, le ciel avec la terre, et un jour, après une lutte pleine d'angoisses, après avoir écarté bien souvent de ses lèvres la coupe du sacrifice, il marche à l'autel, s'y prosterne, la face contre terre, et se relève prêtre.

A quarante ans, à l'âge du désenchantement et des déceptions, lorsque l'âme fatiguée peut apprécier à leur juste valeur les choses de ce monde, ce sacrifice ne serait

pas aussi méritoire, mais à vingt-trois ans, il est admirable et prouve éloquemment la divinité de la religion qui le produit depuis dix-huit siècles.

On me pardonnera de m'être arrêté, un instant, sur le bord de mon chemin pour jeter une fleur sur la tombe de ce jeune homme.

Ce tableau serait, peut-être, chargé quelque fois, mais il ne l'est pas à l'occasion de Joseph-Octave Plessis. Il n'y a pas de doute que le monde lui aurait assuré l'avenir le plus brillant, et qu'il serait devenu l'égal des Bédard, des Vallières et des Papineau si non leur supérieur.

Voyons ce qu'il a été dans l'église.

Lorsque M. Plessis fut fait prêtre, Mgr. D'Esgly venait de remplacer Mgr. Briand comme évêque de Québec et s'était adjoint, comme coadjuteur, Mgr. Hubert qu'il chargea spécialement de l'administration diocésaine. Mgr. Hubert le choisit pour son secrétaire et ne craignit pas de faire partager à ce jeune prêtre de vingt-trois ans les labeurs et la responsabilité de sa vaste administration. On peut dire même que M. Plessis commença des lors à remplir les fonctions de coadjuteur, tant ses conseils exerçaient d'empire sur les délibérations et les actes de son évêque.

En 1792 il fut chargé de remplacer dans l'importante cure de Québec, M. David Augustin Hubert qui venait de se noyer en traversant de Québec à l'île d'Orléans, victime de son zèle apostolique.

En 1797, Mgr. Denaut, successeur de Mgr. Hubert, le nommait son grand vicaire et annonçait avec bonheur qu'il avait choisi le jeune curé de Québec pour être son coadjuteur. Le clergé et les fidèles applaudirent à ce choix qui assurait à l'église un chef capable de la gouverner dans les circonstances les plus critiques. Il avait déjà fait ses preuves et donné l'idée de ce qu'il serait en face de la persécution. Aussi le fanatisme protestant qui commençait à s'agiter crut devoir protester contre ce choix dangereux pour ses desseins. Mais le général Prescott, alors gouverneur de la province, finit par se rendre aux vœux de l'opinion publique.

Mais Rome était alors désolée, Pie VI ayant déchu au grand conquérant qui faisait alors trembler l'univers, avait été enlevé du Vatican et jeté dans l'exil. La bulle qui ratifiait le choix de l'évêque et de la population du Canada n'arriva qu'en 1800.

Le vingt-cinq Janvier 1801 fut un jour de joie pour les fidèles de la province de Québec. Joseph-Octave Plessis était sacré évêque en présence du gouverneur, des personnages les plus distingués du pays et d'une foule immense accourue de tous côtés pour assister à cette fête splendide et relever le triomphe du prêtre bien aimé dont le nom était gravé dans tous les cœurs.

En 1806 il monta sur le siège épiscopal de Québec devenu vacant par la mort de Mgr. Denaut.

Comme tous les hommes providentiels, il arrivait dans le temps où la population française et catholique du Canada avait besoin de fortes têtes et de grands cœurs pour la défendre et la protéger. C'était l'époque où des ennemis puissants tiraient de tous côtés sur les remparts que protégeaient nos droits civils et religieux, et travaillaient à ressusciter des projets déjà tramés plus d'une fois contre l'existence d'une nationalité et d'une religion qu'on détestait.

La révolution américaine était venue à propos au secours des Canadiens Français; en face du soulèvement de ses colonies anglaises, l'Angleterre avait compris le danger de mécontenter les hommes dont elle avait besoin pour défendre sa puissance en Amérique. Mais une fois le danger disparu, l'oligarchie fanatique qui inspirait le gouvernement du Canada, avait recommencé ses persécutions.

Supprimer les biens des Jésuites et du séminaire de Montréal, organiser par tout le pays un système exclusif d'éducation protestante, soumettre la nomination des prêtres, l'érection des paroisses et l'exercice de la religion catholique à la suprématie royale et au bon plaisir des gouverneurs, furent les principaux articles du programme qu'elle chercha à faire triompher en Angleterre. Les Ryland, les Mountain et les Sewell prédisaient que l'exécution de ce programme détruirait dans l'espace de dix ans le catholicisme en Canada.

Mgr. Plessis prit les rênes du pouvoir ecclésiastique dans ces circonstances difficiles. Il hésita, un instant, en face d'une situation qui lui imposait une si grande responsabilité, mais son courage et son intelligence étaient à la hauteur des événements; il entreprit la lutte. Elle fut longue, cette lutte, et elle fut rude aussi, sous Craig surtout, ce gouverneur de sinistre mémoire, dont l'administration arbitraire porte dans l'histoire le nom de règne de la terreur.

Pendant que Sir James Craig et la faction qui l'inspirait cherchaient à mettre dans l'esclavage la Chambre d'Assemblée, faisaient saisir les presses du *Canadien* et lançaient des mandats d'arrestation contre les canadiens-français les plus influents, ils travaillaient avec une égale ardeur à miner l'influence du clergé. Ruses, artifices, séductions, menaces et violences, tout fut mis en œuvre

pour vaincre la persistance de l'évêque et lui arracher des concessions.

Lorsque Mgr. Plessis était arrivé à la tête de l'épiscopat, on avait fait des efforts énergiques, mais inutiles pour l'empêcher de prêter serment d'allégeance en sa qualité d'évêque catholique de Québec. Le digne prélat ayant pris ce titre plus tard dans un mandement où il demandait des prières pour le souverain pontife Pie VII, alors prisonnier à Savonne, une tempête terrible éclata et on résolut de porter un coup décisif.

Le fameux Ryland partit pour l'Angleterre en 1810, muni des instructions du gouverneur et porteur d'un mémoire violent dans lequel on suggérait de traduire Mgr. Plessis devant les tribunaux criminels du pays et on indiquait les moyens d'en finir avec une religion et une nationalité odieuses et funestes à la puissance anglaise.

Comme on le sait, on était moins fanatique ou du moins plus prudent en Angleterre; on loua la loyauté et l'énergie du gouverneur et de sa clique, mais on les pria d'attendre et d'espérer.

Les Etats Unis devaient être pour nous une occasion de salut en 1812 comme ils l'avaient été en 1776: on allait avoir besoin de nous, il fallait nous ménager.

Craig était parti, laissant une mémoire détestée et la nationalité qu'il avait voulu détruire plus forte et plus confiante que jamais.

Sir George Prevost était arrivé, chargé d'une mission de paix et de conciliation. Résolu de se concilier les bonnes grâces du clergé, il eut plusieurs entrevues avec Mgr. Plessis, eut pour lui toute sorte d'égards, lui fit des promesses séduisantes pour l'engager à faire des concessions et lui demanda un mémoire contenant ses idées et ses principes.

L'illustre évêque fit ce mémoire qu'il commença par ces paroles remarquables:

«Je suis obligé de déclarer d'avance qu'aucune offre temporelle ne me ferait renoncer à aucune partie de ma juridiction spirituelle. Elle n'est pas à moi; je la tiens de l'église comme un dépôt qu'il ne m'est nullement permis de dissiper et dont il faut que je rende compte.»

Les adversaires de Mgr. Plessis cherchaient leurs armes et leur force dans les articles du traité de 1763 et de 1774, qui nous accordaient le libre exercice de la religion sans préjudice aux lois d'Angleterre et à la suprématie royale. S'appuyant sur cette réserve, ils prétendaient que la nomination des prêtres et des évêques appartenait au roi d'Angleterre et que toute interprétation contraire était une atteinte portée à sa suprématie.

Mgr. Plessis revendiqua avec beaucoup de talent et d'énergie les libertés de l'église catholique, démontra que depuis la conquête on avait reconnu la juridiction des évêques catholiques et leurs titres, que le traité de Paris ayant accordé aux habitants du Canada le libre exercice de leur religion, avait par lui-même admis l'existence légale des prêtres et des évêques nécessaires à cet exercice et que l'église devait être guidée par l'ancien droit suivant lequel l'évêque était élu par le clergé de l'église vacante et confirmée par le métropolitain ou par le pape, sous le bon plaisir du souverain. Comme on le voit, ce sont à peu près les mêmes principes qui viennent de soulever de si violentes discussions dans la presse et devant les tribunaux à l'occasion du célèbre procès Guibord, principes justes et raisonnables auxquels l'honorable juge Berthelot vient de donner un fondement si solide dans un jugement que la postérité consultera. Nous ne craignons pas de dire même que l'honorable juge a éclairci une question sur laquelle Mgr. Plessis avait jeté une lumière incertaine. L'illustre évêque était évidemment un peu embarrassé, comme il l'avouait d'ailleurs, par l'article qui établissait la suprématie royale; il avait l'air de croire que cet article était susceptible d'une fautive interprétation.

Mgr. Plessis eut bientôt le bonheur de voir ses généreux efforts couronnés de succès.

La guerre avait éclaté entre l'Angleterre et les Etats Unis. L'évêque de Québec avait lancé un mandement patriotique et entraînant pour exciter la loyauté et l'esprit guerrier de la population; les canadiens-français avaient pris les armes avec enthousiasme et avaient grandement contribué par leur glorieux exploits à repousser l'invasion. L'Angleterre crut qu'après tout elle méritait des égards, cette brave population qui venait de verser si généreusement son sang pour elle, et qu'une religion si loyale méritait d'être respectée.

Mgr. Plessis recevait bientôt des lettres qui reconnaissaient son titre et sa juridiction d'évêque catholique de Québec, et lui accordaient des appointements de mille louis par année, avec un siège dans le conseil législatif; et plus tard il voyait se réaliser une idée qu'il avait caressée et cherché à faire prévaloir depuis bien des années. Toute l'Amérique anglaise depuis l'île du Cap Breton jusqu'au territoire du Nord-Ouest, ne formait alors qu'un vaste diocèse soumis à la juridiction de l'évêque de Québec.

Démembrer cette vaste contrée et en former plusieurs

diocèses lui paraissait une chose nécessaire au progrès de la religion et à la propagation de la foi.

Déjà il avait, le premier, fait arborer la croix dans ce vaste territoire de la Rivière Rouge dont l'avenir se forme depuis quelque temps au milieu d'événements si émouvants, et dans le Haut-Canada comme dans les provinces du golfe, il avait semé les œuvres de son zèle et de son dévouement apostolique.

En 1818 le gouvernement anglais cédait à ses instances, et le Saint-Siège était heureux de lui décerner la récompense de ses travaux: l'église du Canada était définitivement organisée et constituée sur des bases solides et honorables.

Mgr. Plessis était nommé archevêque de Québec; les districts de Québec, de Trois Rivières et de Gaspé étaient placés sous sa juridiction immédiate, et le reste de l'Amérique anglaise formait quatre grandes divisions dont chacune recevait un évêque suffragant et auxiliaire. On donnait à Mgr. McEachren le Nouveau-Brunswick, les Îles du Prince-Edouard et de la Magdeleine, à Mgr. McDonald le Haut-Canada, à Mgr. Provencher le territoire du Nord-Ouest et à Mgr. Lartigue le siège épiscopal de Montréal.

A côté de la grande œuvre de l'émancipation de l'église du Canada, Mgr. Plessis en poursuivait une autre avec non moins de zèle et de succès; c'est celle de l'éducation. Il avait compris que le meilleur moyen d'assurer l'avenir de la religion et de la patrie était de leur préparer des défenseurs instruits et habiles. Les efforts de ceux qui avaient voulu briser nos destinées avaient rendu cette tâche difficile. La Chambre d'Assemblée avait dans un moment d'aveuglement établi en 1801 l'Institution royale, loi inique destinée à angliciser le pays en le couvrant d'écoles protestantes. Les enfants n'y allaient pas, mais ils restaient sans éducation.

Fonder des écoles et des collèges et faire disparaître cette loi injuste furent deux des grands objets de sa vie. Il trouva pour réaliser la première partie de ce programme des prêtres admirables dont le dévouement et les sacrifices jetèrent à Nicolet et à St. Hyacinthe les fondements de ces deux brillantes maisons d'éducation qui nous ont fait tant de bien. Lui-même ne recula devant aucun sacrifice, lorsqu'il trouvait dans une famille pauvre un enfant remarquable, il était heureux de se charger de son éducation. C'est à ce dévouement que nous devons quelques uns de nos prêtres et de nos hommes les plus distingués, entr'autres l'illustre Vallières dont j'ai fait le portrait. Il eut plus de difficulté à accomplir l'autre partie de sa tâche.

La législature du Bas-Canada avait passé en 1820 une loi équitable dans le but de favoriser l'établissement d'écoles catholiques, et cette loi avait été réservée à la sanction royale. Mgr. Plessis mit tout en œuvre pour la faire adopter par le gouvernement anglais; ses correspondances avec Lord Bathurst à ce sujet font foi de son habileté et de son énergie. Il lui fut donné de voir avant de mourir le triomphe des idées pour lesquelles il avait lutté pendant quinze ans; il voyait disparaître en 1824 cette grande injustice qui obligeait le Bas-Canada de soutenir une institution destinée à l'angliciser; les fabriques de campagnes obtenaient le droit de posséder des écoles paroissiales ou communes.

J'ai dit qu'il avait été nommé au conseil législatif en 1817. Il se montra là comme, partout ailleurs, le défenseur ardent des droits religieux et civils de ses compatriotes et plus d'une fois l'autorité de sa parole fit avorter les projets injustes de cette assemblée de vieillards mal-faisants.

L'histoire dit qu'il fut aussi bon canadien-français que bon évêque, et que les concessions religieuses qu'on lui fit afin de lui arracher en retour des concessions politiques, le trouverent ferme, inébranlable sous le drapeau des Bedard et des Papineau. Et lorsqu'en 1822, l'Angleterre cédant aux instances de nos ennemis acharnés, voulut nous imposer sans nous consulter cet infâme projet d'union avec le Haut-Canada, dont l'objet était l'extinction de notre nationalité, qu'elle fut la voix puissante qui s'éleva au-dessus des clameurs du Bas-Canada pour protester contre cet acte inique! Ce fut celle de Mgr. Plessis. Cette voix retentit dans toute sa puissance aux oreilles des Lymburner, des Sherbrooke, des Bright et des Poynter, ces amis sincères des Canadiens-Français, pour les engager à défendre les droits de ses compatriotes. Et c'est dans cette circonstance qu'il écrivait à l'hon. Louis Joseph Papineau, que le Bas-Canada avait député en Angleterre, une lettre d'encouragement et d'éloges qui les honore tous deux. Plus d'une fois ces deux grands hommes, les deux plus brillantes illustrations de l'époque où ils vécurent, s'entendirent et se prêtèrent un secours mutuel pour faire triompher le Bas-Canada dont ils étaient les chefs reconnus et vénéralés. Ils réussirent encore dans cette occasion à cloigner du ciel de leur pays le nuage qui le menaçait: puisse la patrie leur en garder une reconnaissance éternelle!

Mais cette vie si belle, si pleine de mérites devait s'user et finir comme tout ce qui est humain. Lorsque

le fils de l'humble forgeron de Montréal, devenu l'un des plus grands évêques et des hommes les plus illustres de son pays, fut arrivé à l'âge de soixante et deux ans, Dieu trouva qu'il était temps de lui décerner la récompense de ses travaux et de ses vertus; il l'appela à lui, le 4 décembre 1825.

La nation désolée s'inclina sur cette tombe auguste: grands et petits, riches et pauvres vinrent y déposer le tribut de leur douleur et de leur respect; on aurait dit que le ciel de la patrie, devenu triste et sombre, avait perdu son astre le plus brillant. A Londres, comme à Rome, dans les rangs les plus élevés de la société, sur les marches même du trône, on vit éclater les sympathies les plus nobles. Ceux que le grand évêque avait le plus ardemment combattus pendant sa vie ne purent s'empêcher de joindre leur voix à ce concert unanime d'éloges et d'admiration.

Je voulais faire un portrait et j'ai fait une biographie; j'ai cru que je ne pouvais faire ressortir cette belle carrière sans mentionner les événements importants qui l'ont signalée.

Quelques mots suffisent pour compléter ma tâche.

Mgr. Plessis n'était pas grand, mais il était gros, robuste et vigoureux; il avait une tête forte et belle, solidement posée sur de larges épaules, un front élevé, remarquable par la noblesse, l'élégance et la hardiesse des lignes, des yeux magnifiques, au regard vif, distingué et pénétrant qui semblait capable de lire au fond de la mer comme au fond des âmes; la bouche ferme, un peu soulevée avait tous les indices de l'énergie et de la bienveillance: tout cela était illuminé des rayons les plus brillants des charmes de l'esprit et des qualités du cœur. Son extérieur imposait à tous le respect, la confiance et l'admiration; sa vue faisait du bien comme tout ce qui est beau, grand et bon.

Pourquoi parler maintenant de son caractère? Il est tout entier dans ce tableau et dans les œuvres magnifiques dont nous avons le bonheur de contempler les résultats. C'était une noble nature faite de pierres précieuses et de diamants; l'amour de Dieu et de la patrie, la charité, la générosité et la douceur s'y mêlaient à la vivacité, à l'enjouement et à la gaieté la plus attrayante. Ajoutons à cela un esprit fin, délicat, admirablement cultivé, une mémoire étonnante, un jugement profond, solide comme le roc, une vie pure exclusivement occupée de la gloire de Dieu et du bonheur des autres;—et l'on comprendra le prestige et l'influence de cet homme, l'amitié et l'admiration qu'il inspirait à ses compatriotes comme aux étrangers. C'était l'idéal de la perfection à laquelle l'homme peut arriver par les splendeurs de l'intelligence unies aux grandeurs de la véritable vertu et aux fécondes inspirations de la religion bien comprise.

Mgr. Plessis n'était pas ce qu'on appelle un homme d'imagination et de sentiment; on ne voit pas dans les sermons ou discours qui nous sont restés de lui ces entraînements et ces mouvements spontanés qui enlèvent un auditoire, c'était plutôt un homme d'esprit, de bon sens et de jugement, un philosophe, un administrateur remarquable et un diplomate habile. Les personnages distingués du Canada et d'Angleterre, devant lesquels il plaïda pendant tant d'années la cause de ses compatriotes et de son église, étaient étonnés de la largeur de la sagacité de ses vues, de la profondeur et de la libéralité de ses convictions et de l'habileté avec laquelle il savait s'emparer de leur sympathie. C'était bien l'homme qu'il fallait pour agir sur ces esprits fiers, subtils et prévenus, pour les forcer de respecter une religion et une nationalité si bien représentées. Tous les gouverneurs qui eurent des rapports avec lui avouaient qu'ils avaient rencontré dans l'évêque Plessis un esprit supérieur et un grand caractère, un homme capable de leur tenir tête. Soyons fiers de ces hommages dont l'honneur rejallait sur nous.

Sa conversation vive, animée, semée de traits piquants, d'anecdotes plaisantes, était recherchée des hommes d'esprit. Les choses ridicules lui causaient, même dans les circonstances les plus solennelles, des accès de gaieté qu'il ne pouvait réprimer. Plus d'une fois on l'a vu dans la chaire ou à l'autel, s'arrêter tout court et faire les plus grands efforts pour réprimer une malheureuse envie de rire provoquée par une peinture grotesque, un incident bizarre. Plein de bonté et de déférence pour ses prêtres et les jeunes ecclésiastiques, il prenait souvent plaisir à les taquiner et à les railler avec une familiarité agréable.

Le Rév. M. Mignault, ancien curé de Chambly, dont tout le monde garde un si bon souvenir, avait été son secrétaire. Lorsqu'il fut obligé de faire son premier sermon, à la cathédrale de Québec, il exprima à Mgr. Plessis son anxiété. «Marche, marche, lui dit l'évêque, dis toi en montant que tu es le moins fin de la bande.» Le jeune prêtre monta dans la chaire et s'acquitta de sa tâche avec succès. «Eh! bien, lui dit Monseigneur, après le sermon, le diable a-t-il trouvé moyen de te dire que tu étais le plus fin?»

Versé dans la littérature, l'histoire et la philosophie, il avait l'esprit orné des plus riches connaissances, et son heureuse mémoire lui rappelait les pages qui l'avaient le plus frappé dix et vingt ans après qu'il les avait lues.

Il n'y a qu'une chose qu'il ne put jamais apprendre parfaitement, malgré ses efforts, c'est l'anglais. Il prenait plaisir à raconter lui-même ce qui lui était arrivé, un jour. Une irlandaise était venue le consulter et lui avait exposé son affaire avec la faconde et l'entrain qui caractérisent les enfants de la verte Erin, les femmes surtout. Mgr. Plessis lui répondit en anglais, et il y avait déjà plusieurs minutes qu'il parlait, lorsque la pauvre femme lui remarqua, toute confuse, qu'elle ne comprenait pas le français.

Combien de pages il me faudrait maintenant pour rendre un digne hommage à ses vertus sacerdotales, à son zèle admirable pour le salut des âmes et à ses généreux efforts pour faire fleurir dans sa patrie bien-aimée la foi et les vertus qui font la force et la grandeur des nations, pour dire avec quel soin il travailla pour obtenir ce but sublime, à donner à ses prêtres la sagesse, le dévouement et les autres vertus qu'il possédait lui-même à un si haut degré!

Pour donner une idée de la douce influence qu'il devait exercer sur son clergé, je ne puis mieux faire que de citer une belle parole qu'on peut regarder comme l'expression des sentiments du pays tout entier.

"Si j'avais offensé cet homme là," disait un jour M. Panchaud, fondateur du collège St. Anne, je consentirais à me traîner sur les genoux, depuis mon presbytère jusqu'à Québec, pour lui demander pardon."

La vie de Monseigneur Plessis est pleine de grands enseignements.

A ceux qui nient ou méconnaissent les services rendus par la religion au Canada, elle offre un sujet de méditations profitables, et au clergé lui-même, elle présente des exemples salutaires de prudence, d'énergie et de patriotisme. Elle a réalisé, cette vie sublime, le problème difficile de rendre à Dieu ce qui est à Dieu, à César ce qui est à César, et à la patrie ce qui est à la patrie. Mgr. Plessis aura le mérite éternel d'avoir conduit sûrement la barque qui portait les destinées de l'église du Canada, au plus fort de la tempête, lorsqu'une main trop nerveuse ou inexpérimentée aurait pu la jeter sur les écueils, et d'avoir ouvert au catholicisme dans l'Amérique du Nord ces vastes horizons qu'il parcourt si glorieusement. Il aura aussi l'honneur d'avoir compris que la mission civilisatrice de la Nouvelle France devait se poursuivre, comme autrefois, par l'alliance et la protection mutuelle de la religion et de la patrie, de la foi et du patriotisme, et que plus la confiance du peuple dans son clergé est grande, plus la conduite de celui-ci doit être sage, prudente et nationale. Instruit par l'expérience des siècles, il savait, sans doute, que le jour où le peuple canadien regretterait d'avoir mis ses destinées entre les mains de ses prêtres, serait un jour fatal pour son pays et la religion.

Il a indiqué au clergé catholique la voie lumineuse qu'il doit suivre pour conserver et propager dans un pays où l'indépendance de la pensée est si grande et l'erreur si facile, une religion d'amour et de charité sortie des entrailles d'un Dieu et fécondée dans le sang des martyrs. Aussi, tant que le clergé marchera à la lumière de cette grande existence, la croix plantée sur les bords du St. Laurent par Jacques Cartier, sera le signe de salut et le plus glorieux symbole de la nationalité canadienne française.

L. O. DAVID.

COURRIER D'ONTARIO.

Jeunes gens qui m'entendez, il ne faut désespérer de rien. Vous avez de l'ambition, vous voulez de la gloire, des honneurs, de la fortune, ne désespérez pas.

Ne voit-on pas aujourd'hui des princesses épouser de simples marquis, qui ne sont pas plus princes que le premier épier venu? Est-ce que la princesse Louise, quatrième fille de la reine Victoria, ne va pas épouser le marquis de Lorne, fils du duc d'Argyle?

Vous n'êtes pas marquis, c'est vrai, jeunes ambitieux; mais vous pouvez être autre chose; et si vous parvenez à être quelque chose, qui sait si vous ne fonderiez pas une famille qui fournira plus tard, dans cent ans, dans mille ans, des maris à quelque famille royale plongée dans la perplexité.

Commencez par être chevaliers, chevaliers de n'importe qui, et vous verrez ce que l'avenir vous réservera.

Le marquis de Lorne qui, après son mariage, aura l'honneur inappréciable d'être le beau-frère du prince royal de Prusse, "notre Fritz," apportera pour beaux-frères à la princesse Louise deux négociants, dont l'un fait dans les thés, et l'autre dans les vins—Je n'ai pas la prétention de vous apprendre que "notre Fritz" est l'heureux gendre de la reine Victoria; mais je ne sais si vous n'ignorez pas que le duc d'Argyle a lancé dans le commerce deux de ses fils. Voilà un aristocrate sans préjugés, n'est-ce pas? Ma foi, cela fait son éloge.

Vous voyez donc, jeunes ambitieux, qu'il ne faut dédaigner aucune carrière, pas même le commerce des parapluies, pas même le négoce des boutons à quatre trous. Ce n'est pas l'état qui honore l'homme, c'est le caractère de l'homme qui relève la profession, même la plus modeste.

Mais, vous manquez d'ancêtres.... Il faut toujours en revenir à cela.

Alors, résignez-vous à ne pas épouser de princesses, résignation qui ne doit pas demander un effort surhumain, même

lorsqu'elle impose la renonciation à la douce perspective d'être dans les accointances fraternelles de "notre Fritz."

••

La popularité, c'est la gloire en gros sous, a dit Victor Hugo. Et pourtant, chacun la veut pour soi, cette gloire en gros sous! Les uns y atteignent par le mérite, les autres par la bassesse et le charlatanisme. Ce sont même les moyens qu'on emploie le plus souvent pour y arriver, mais peu importe à l'anecdote que j'ai l'intention de raconter ici.

Mon ami P.... est un écrivain d'un beau talent, qui s'est fait un grand nom dans notre journalisme. Il est bien connu de la députation nationale, qui l'estime beaucoup; il est connu du public liseur qui recherche ses écrits, toujours fermes et modérés. Ses confrères de la presse ont chanté ses louanges sur tous les tons du dythirambe.

Mon ami P.... a eu une élection malheureuse, contestée, perdue, mais avec honneur, qui a contribué à le faire connaître encore davantage, et à accroître sa popularité.

Et cependant, l'autre jour, mon ami P.... rencontre, sur le *Trois-Rivières*, un électeur de son comté, un électeur personnel; il lui parle pendant cinq minutes, mon homme lui demande à brûle-pourpoint:

—Est-ce que vous n'avez de la brique, là, vous, monsieur? Cet électeur sans vergogne ne connaissait pas, ou ne connaissait plus le candidat qui avait attiré sur l'élection de son comté les regards de tout le Bas-Canada; et non seulement il ne le connaissait pas ou ne le connaissait plus, mais il le prenait pour un bon ouvrier revenant de travailler à la brique, aux États-Unis.

Les anciens avaient bien raison de dire que: du Capitole à la... brique américaine, il n'y a qu'un pas.

La popularité, c'est la gloire en gros sous.

••

Lecteurs et lectrices, pour vous récompenser du bon mouvement auquel vous avez cédé, le jour où vous avez pris un abonnement de quinze ans à *L'Opinion Publique* (tous nos abonnés sont souscripteurs pour quinze ans), je vais vous dire à l'oreille un petit secret; comme c'est un secret, vous aurez un extrême plaisir à l'écouter.

Les astronomes, qui n'ont rien à me refuser, à cause de quelques petits services que j'ai pu leur rendre dans l'occasion, m'ont appris ces jours passés, que pendant le mois de novembre, que nous traversons en ce moment, à la suite de nos bottes, nous nous trouvons précisément sous un certain signe du zodiaque, qui s'appelle le *Sagittaire*, de son petit nom. Une jeune fille qui tomberait amoureuse de ce signe du zodiaque, devrait donc, pour lui être agréable, lui passer la main dans les cheveux d'abord, lui demander sa photographie ensuite, puis lui prodiguer les douces appellations de: mon trésor de Sagittaire, mon amour de Sagittaire, cher Sagittaire de mes rêves, ô toi, le plus noble comme le plus aimé des Sagittaires.

••

Cela dit,—et j'espère qu'on verra là un renseignement comme un autre,—voici les avantages que pourraient se procurer à bon marché, les enfants qui sauraient profiter de l'occasion du mois de novembre, pour faire leur entrée solennelle dans notre vallée de larmes, ouverte aux soupirs et... à la colonisation:

NOVEMBRE—LE SAGITTAIRE.

Celui qui naît sous ce signe.
Souffre peu qu'on l'égratigne,
Et toujours, vaillant archer
A des traits à décocher.

Certes, il y a des mioches, dans ce quatrain bourré de promesses, les qualités qui ne sont pas à dédaigner. C'est sans doute après l'avoir lu, qu'on s'est décidé à Québec à faire naître la présente session sous le signe redoutable du Sagittaire. On ne saurait trop approuver à cet égard la sage résolution de votre ministère provincial. Je souhaite de grand cœur à votre législatrice la vigueur et la souplesse nécessaires pour sortir triomphant de la lutte engagée avec ses ennemis, quoiqu'il est avéré qu'elle en a. Qu'elle ne souffre pas qu'on l'égratigne, car en politique, mieux vaut terrasser son adversaire que d'en être souffleté.

Il est clair qu'il n'est question dans le quatrain ci-dessus que du sexe fort; celui qui porte de la barbe, quand il veut, et qui se porte candidat, quand il peut. Je ne vois pas trop pourquoi on a négligé de faire en l'honneur du sexe auquel les imberbes prodiguent leurs déclarations d'amour un autre petit quatrain, où il serait un peu moins question d'archer et d'égratigner. Qu'une femme puisse égratigner, ne fût-ce que son mari, cela me paraît incontestable; mais qu'elle puisse se constituer jamais en vaillant archer, cela me paraît absurde. Donc, ce quatrain ne peut s'appliquer à la femme, et il en faudrait un autre; le fera-t-on? Espérons-le.

••

Si Machiavel avait fait une politique pour l'amour, il aurait dit aux hommes: "Faites aux femmes ce que vous ne voudriez pas qu'elles vous fissent."

••

Un ami va visiter un camarade qui demeure, seul avec sa femme, dans un quartier solitaire, où la moitié s'ennuie, plus que de raison.

—N'est-ce pas que je suis laide aujourd'hui? dit la jeune femme en se tournant vers son mari, après s'être tournée vers le miroir.

—Assez comme cela.

—Eh bien, reprend l'épouse, ma sœur qui arrive ce matin est encore plus laide que moi.

—Ah! par exemple, s'écria l'ami du mari, qui n'avait encore rien dit.

C'est la jeune femme qui n'a pas dû être contente.

••

Une singulière pensée que je copie dans un journal étranger. Une anglaise idéale, c'est une Irlandaise.

Une Irlandaise a des yeux tombés du ciel un matin par la rosée.

—Mon Dieu, épousez-là, cher monsieur, et que ça finisse.

••

Du même.
Tous les philosophes disent du mal de la beauté. Est-ce qu'elle est plus éloquente que la philosophie. Socrate dit que la beauté est une tyrannie. Est-ce que sa femme était laide.

A propos, savez-vous comment Beaudelaire définit la beauté?

—Un "monstre énorme, effrayant, radieux."

Après cela, mesdames, soyez belles, si vous l'osez.

Un autre poète a dit:

La beauté, coupe d'or, pleine de mauvais vin.

Mauvais vin, peut-être; mais aussi, dans une coupe d'or, poète, mon ami, hein! C'est cela qui est chic!

••

Toujours du même.

Il y a en littérature les bœufs vigoureux et lourds, qui arrivent au bout du sillon sans fatigue pour eux, mais en fatiguant le lecteur.

Il y a les chevaux qui bondissent gaiement, qui n'avancent jamais, mais qui émerveillent le spectateur.

—Oh! comme cela est vrai.

C. T.

UNE ENTREVUE AVEC BAZAINE.

Le correspondant du *Herald* envoie de Cassel, le 7 du courant, la relation d'une entrevue qu'il a eue avec Bazaine:

Le maréchal, en protestant contre les calomnies dont il a été l'objet, dit qu'il avait un expédient à lui qui ne l'avait jamais trompé: de se taire et de laisser au temps le soin de sa justification. "Laissez, dit-il, Gambetta m'appeler traitre à mon pays. Je ne répondrai pas à ce caquetier qui n'a jamais vu la couleur de la poudre. Non, morbleu, je ne lui répondrai pas! Vous me demandez pourquoi, mais si je lui répondais ce serait admettre qu'il a le droit de se constituer mon juge. Le temps amènera un éclaircissement sur l'affaire et mettra au jour la vérité et la justice."

Bazaine dit que ses rapports avec les officiers prussiens après la capitulation ont été excellents. Il éprouverait même de la reconnaissance pour le Prince Frédéric-Charles qui lui aurait dit en partant: "Si on attaque votre honneur personnel, appelez-moi et je le défendrai."

LE CORRESPONDANT.—Avez-vous proclamé la République à Metz?

BAZAINE.—Non; pareille déclaration aurait paralysé ma liberté d'agir; je n'aurais pu compter de ce moment sur mes meilleurs soldats. Quand mes espions m'ont rapporté les faits abominables du 4 septembre, j'en voyais demander au Prince si la chose était bien vraie. J'avouerai que je n'ajoutai foi que lorsqu'on me remit une copie du *Journal Officiel*. J'annonçai alors à mes soldats que l'Empereur était prisonnier, que l'Impératrice et le jeune Prince avaient laissé la France et que le général Trochu était à la tête du Comité de la Défense Nationale. Ce n'a été que quelque temps après ceci, que les noms des membres du comité sont parvenus au conseil. Nous avons alors décidé unanimement de ne pas communiquer ces noms aux troupes; et certainement, nous n'avons jamais proclamé la République.

Bazaine justifia ensuite sa reddition en disant qu'il ne restait plus de vivres à l'armée et qu'il n'avait plus que 60,000 hommes en état de lutter contre l'armée considérable du prince Frédéric et que d'ailleurs il ne se souciait pas de se battre au profit de la république. Il déclara que dans toutes les batailles qui avaient été livrées autour de Metz, le résultat avait toujours été contre lui. Il déplore les événements qui l'ont forcé de compromettre sa réputation de soldat.

OPINIONS DE CHANGARNIER.

Écoutons maintenant ce que dit Changarnier.

Bazaine a été enfermé dans Metz le 19 août. Il aurait pu en sortir bientôt après s'il avait tenté un mouvement à la tête de son armée, soit pendant la dernière quinzaine d'août, soit pendant le mois de septembre, soit enfin pendant la première quinzaine d'octobre. A cet égard, il y a certitude absolue. Tout homme un peu au fait des choses militaires vous tiendra le même langage. Bazaine est resté 58 jours enfermé dans la plus puissante forteresse de France, avec 150,000 soldats des plus braves et des plus expérimentés qui puissent exister. En campagne avec une telle armée, un nouveau Sedan était impossible. Ce qui a fait la notoriété de Sedan, c'est que les troupes insultaient leurs officiers; qu'il y avait insubordination, et par suite impuissance. Mais voyez ce qui s'est passé à Metz: les soldats ne se sont jamais départis de l'obéissance; tout ordre donné était exécuté. Il n'aurait pas fallu qu'il y eût dans Metz une autre armée—une armée de rouges et de républicains radicaux.

Comme je vous l'ai dit, Bazaine est un vaniteux. Il voulait être un héros. S'imaginant que la paix allait être conclue, il pensait que le monde dirait: "Bazaine a tenu dans Metz après que toutes les autres forteresses de France furent tombées l'une après l'autre aux mains de l'ennemi." Mais souvenez-vous que, pendant les dix derniers jours de l'investissement de Metz, les sorties françaises étaient devenues impossibles. On ne pouvait ni attaquer les Prussiens ni essayer de forcer leurs lignes. Il n'y avait plus en réalité ni artillerie, ni cavalerie montée, et le nombre des hommes d'infanterie était réduit à 60,000.

LE 22 DÉCEMBRE PROCHAIN.

Les savants annoncent pour cette date une éclipse de soleil remarquable avec accompagnement de tremblement de terre de tempêtes et d'éruptions volcaniques. La terre va se trouver, vis-à-vis du soleil, de la lune et des autres principales planètes dans une position analogue à celle qu'elle occupait en 1668. Or, à cette époque, il se produisit un tremblement de terre et des éruptions volcaniques qui jetèrent partout la terreur et ensevelirent les villes de Quito et de Callao. Mais le 22 Décembre prochain, la position des astres sera encore plus fatale à la terre.

Le soleil sera complètement éclipsé, le 22 à midi, et le tremblement de terre se fera sentir principalement dans le sud de l'Afrique, en Espagne et dans le Portugal, agitera les eaux de l'Océan Atlantique, de la Baie de Fundy et du Golfe St. Laurent. Inutile de dire à nos lecteurs de ne pas s'effrayer d'avance; ce tremblement de terre n'aura pas, il faut l'espérer de résultats funestes. Nous sommes assez éloignés de la mer pour ne pas ressentir les violentes secousses qu'elle éprouvera.

LE GÉNÉRAL LEE.

Le général Lee, mort le 12 octobre dernier, aura sa place dans l'histoire à côté des plus grands hommes de l'Amérique. C'était un grand cœur et une magnifique intelligence. Allié à la famille du grand Washington, il était digne de cette illustre parenté. Quelles que soient nos sympathies pour la cause du Nord ou celle du Sud, nous ne pouvons refuser au général Lee le témoignage de notre estime et de notre admiration. Ses adversaires les plus acharnés ont rendu hommage à ses talents militaires et à son dévouement pendant la grande lutte qu'il a soutenue contre les forces supérieures du Nord. Inutile de rappeler les incidents de cette lutte, tout le monde les connaît. Depuis le mois de mai 1862 au mois d'avril 1865, il défit tour à tour McLennan, Pope, Burnside, Hooker et Meade, malgré qu'ils fussent à la tête d'armées quatre fois plus considérables que la sienne. Grant finit par l'écraser après des manœuvres habiles et des coups hardis de Sherman et Sheridan dans le Sud. Le Sud était épuisé.

Lee fut forcé de se rendre. La cause de sa nation était perdue et quatre années de guerre le laissaient, lui-même, complètement ruiné. Quelques mois après, ses concitoyens vinrent généreusement et délicatement à son secours en lui donnant la présidence du collège de Lexington. L'illustre général est mort dans l'accomplissement de ses humbles fonctions, regretté de tous ceux qui vénèrent la grandeur d'âme et le véritable mérite. La douleur de ses compatriotes du Sud se manifesta de la manière la plus touchante, on versa bien des pleurs et on déposa beaucoup de fleurs sur sa tombe. Il est mort à l'âge de 62 ans.

L. O. D.

LE PENDANT DE BAZEILLES.

Rapprochement douloureux entre un épisode de l'invasion de 1792 et un épisode de l'invasion de 1870.

Dans la journée du 21 septembre 1792, un régiment de cavalerie prussienne dirigée par un groupe d'émigrés français qui connaissaient parfaitement la topographie locale, avait franchi les défilés de l'Argonne, traversé la chaîne de Populeux et s'était établi dans la petite ville de Vouziers, endormie sur les bords de la rivière d'Aisne. Vers le soir quelques ulhans se détachaient pour fourrager dans le beau village de Voucq, pays fertile, situé à 8 kilomètres sur un point culminant et dominant toute la vallée.

L'ennemi fut reçu à coups de fusil; les habitants, embusqués dans les vignes, retranchés sur un mamelon appelé la Cour-le-Comte, ancienne vigie romaine, tuèrent deux émigrés et plusieurs cavaliers prussiens. Ce fait d'armes leur coûta cher. Le lendemain, 22 septembre, 1,200 hommes partis de Vouziers vinrent incendier la Commune; le feu fut allumé tout d'abord dans l'habitation de Robert des Ardennes, membre de la Convention nationale. Comme la maison, solidement construite en pierre de taille, ne brûlait pas assez vite, ordre fut donné à la vieille nourrice de la famille de porter de la paille au grenier, et la flamme prit ses ébats. Le village de Voucq fut anéanti.

A quelque temps de là, l'abbé Peigna, curé du village, se rendit à Paris, obtint de la Convention une indemnité de trois cent mille francs, et la Commune se releva de ses cendres.

Dans la journée du dimanche, 28 août 1870, un régiment de

cavalerie prussienne ayant traversé les défilés de l'Argonne, se dirigeant vers le Chêne-Populeux et Buzancy, ayant à Vouziers son quartier-général, envoya quelques ulhans en reconnaissance au village de Voucq, peuplé d'un millier d'habitants, tous petits propriétaires, vignerons laborieux et généralement dans l'aisance.

Comme en 92, ils furent reçus à coup de fusil par une poignée de zouaves trainards de l'armée de Mac-Mahon, attardés pour cause de libations copieuses. Deux ou trois paysans s'étaient joints aux soldats.

Les cavaliers prussiens, canardés des hauteurs de la Cour-le-Comte, laissèrent quelques morts dans les vignes. Les autres rentrèrent à la hâte à Vouziers.

Le lendemain, lundi, 29 août 1870, à 8 heures du matin,

ACTES DE BRAVOURE.

Mardi, 11 octobre, un détachement de 500 hommes environ, tiré de la garnison de Montmédy, est parti à une heure du matin de cette ville, à l'effet d'aller surprendre la garnison prussienne de Stenay. Cette entreprise, conduite avec prudence et habileté, a eu tout le succès qu'on en attendait. Favorisé par un épais brouillard, notre petite troupe est arrivée à Stenay, presque à l'improviste sur les avant-postes ennemis. Là, une vive fusillade s'engagea sans qu'aucun des Français fût atteint. Il était alors quatre heures du matin.

Nos soldats pénétrèrent ensuite dans la ville. Les Prussiens ne purent se rassembler. Ils tirèrent vigoureusement sur nos nôtres des angles des rues, des fenêtres, etc., sans autre résultat fâcheux pour les nôtres qu'une blessure grave reçue par un sous-lieutenant d'infanterie.

Notre détachement poursuivit sa marche en tuant 4 ou 5 Prussiens et en blessant un plus grand nombre. L'objet principal de l'entreprise était d'arrêter le commandant de place. Il fut appréhendé dans son lit. Des perquisitions opérées dans toutes les rues et maisons de Stenay amenèrent la capture de 7 officiers et de 206 hommes environ, qui furent ramenés triomphalement à Montmédy par le détachement français, fier à juste titre de ce brillant exploit. Des vêtements en abondance, des armes, des munitions, une caisse d'espèces sonnantes et très nombreuses abondamment garnie, etc., tels furent les trophées de ce fait d'armes, d'autant plus glorieux que la garnison devait compter au moins 600 hommes. De plus, cinq ou six sous-officiers prisonniers français ont été délivrés.

Au combat de Chevilly, un brave soldat du 42^e, médaillé, se faisait remarquer par la justesse de son tir; chaque coup faisait balle et trait un ennemi. Tout d'un coup un obus éclata près de lui et lui broia les deux mains d'une manière affreuse. La main droite est emportée; à la main gauche, il y a deux doigts intacts et les trois autres sont broyés. Ainsi mutilé, il sort des rangs, et, avec un sang-froid héroïque, il demande à son capitaine la permission de se retirer, absolument comme il aurait demandé la permission de l'appel. Ce soldat fait caporal la veille, n'en est pas du reste à ses premières preuves de courage et d'abnégation. Il se nomme Hardy, et il était à bord de l'Abbattucci, comme passager, lors du naufrage de ce navire.

Hardy se signala dans ce désastre en sauvant un grand nombre de passagers. Resté seul et le dernier sur le bâtiment avec un de ses camarades, il eut encore assez de force

pour le sauver et reçut pour ce fait la médaille militaire.

On a vu, dans une compagnie un boulet enlever deux files entières, et les soldats voisins, couverts du sang de leurs camarades, se resserrer et continuer de combattre sans se troubler le moins du monde. Enfin, lorsque l'on a fait sonner la retraite, des compagnies entières voulaient continuer le combat, et les officiers avaient toutes les peines du monde à leur faire cesser un feu qui a dû causer de terribles ravages dans les rangs ennemis.

Le Major-Général Lindsay, à son retour en Angleterre, a dit-on, reçu un nouveau grade dans l'armée, avec un millier de louis par an ajouté à ses autres émoluments.



LE GÉNÉRAL ROBERT EDMUND LEE, DÉCÉDÉ LE 12 OCTOBRE.

1,200 hommes se rendaient à Voucq, armés de fusées incendiaires; ils brûlaient le pauvre village, emmenèrent vingt-six habitants, faits prisonniers et enchaînés, entre autres un vieux major en retraite, officier de la Légion d'honneur, qui était venu chercher le repos et la paix auprès de sa mère, âgée de 92 ans.

Maintenant Voucq peut se comparer à Bazeilles; 200 maisons n'existent plus, 700 habitants errent dans les décombres; les 50 habitations qui ont échappé à l'incendie sont grillées, dévastées. Plus de chevaux pour labourer les terres, plus de bestiaux, bientôt plus de pain.

Le département des Ardennes, aux trois quarts envahi, ne peut rien. Nous demandons secours au nom du patriotisme, au nom de l'humanité!!!

L'OPINION PUBLIQUE.

JEUDI, 17 NOVEMBRE, 1870.

LA SEMAINE PARLEMENTAIRE.

La semaine parlementaire a été complètement nulle, ou à peu près. Les honorables députés continuent à se reposer de ne rien faire.

J. A. MOUSSEAU.

Nous publierons bientôt le portrait et la biographie de M. de Salaberry, le héros de Chateauguay. Nous prions ceux qui pourraient nous aider dans notre tâche au moyen de documents, de renseignements ou d'anecdotes, de vouloir bien le faire.

ERRATUM.—Dans notre article de la semaine dernière, intitulé, « L'Element Français, » au lieu de, il faut que nous ne soyons inférieurs à personne sous le rapport de l'industrie et du succès dans les choses nationales, il faut lire dans les « choses matérielles. »

« LE PAYS. »

Malgré qu'il soit assez étonnant qu'une feuille qui pousse l'économie jusqu'à refuser d'échanger son édition quotidienne avec notre journal, parce qu'elle coûtait plus cher, n'ait pu se maintenir, cependant le *Pays* a dû, pour continuer de vivre, se transformer et passer en d'autres mains. Grâce à cette transformation, nous aurons maintenant l'honneur de lire le *Pays*.

Le *Pays* est maintenant un beau journal qui semble avoir bonne envie de vivre. Ses nouveaux propriétaires, M. M. Louis et Ovide Perrault, sont des jeunes gens capables, instruits, pleins d'énergie et d'activité qui méritent de réussir. Mais qu'ils prennent garde à leur programme ! S'il y a place parmi nous pour un journal libéral en politique, il n'y en a pas pour un journal antipathique ou indifférent aux croyances et aux traditions de la population. Mais attendons avant de porter notre jugement.

LE PARADIS DES PARTISANS DU DIVORCE.

Il paraît que l'état du Connecticut dans les Etats-Unis a le droit de porter ce nom et d'enlever la palme à Chicago. Dans le seul comté de Hartford, 50 applications ont été faites durant le dernier terme de la Cour Supérieure, et vingt-cinq sur ce nombre ont réussi. Il n'y a pas eu même de contestation. On obtient divorce aux Etats-Unis aussi facilement qu'on prend jugement ici en vacance dans une cause *ex parte* sur un compte d'épicerie. L'année dernière, 491 divorces ont été accordés dans cet Etat. Dans 327 cas, c'était la femme qui faisait application et dans 164 c'était le mari. Les causes du divorce étaient généralement l'adultère et l'ivrognerie.

L'un des cas les plus émouvants est celui d'une jeune femme qui se mariait, le 13 mai, et se séparait, le premier octobre. Elle n'avait que vingt ans. Quelques jours après le mariage, son mari commença à la maltraiter de la manière la plus barbare, après lui avoir avoué qu'il avait mis le feu à son magasin. Il était tellement jaloux qu'il ne pouvait pas voir la jeune femme approcher de son frère, de ses oncles et même de son grand-père. Il avait toujours avec lui un pistolet dont il la menaçait à chaque instant. Il faut avouer que s'il y avait des cas où l'on pût déroger à un des principes les plus inviolables, celui-ci en serait un.

REVUE ÉTRANGÈRE.

La semaine dernière a été bonne pour la France. Il s'est livré autour d'Orléans plusieurs batailles dont le résultat a été la reprise de cette ville par les Français. Les armées dont on parlait depuis si longtemps commencent à agir dans le Sud et l'Ouest de la France.

La première de ces batailles a eu lieu le 7 entre Mer et Beaugency près de Marchenoire.

Les français furent attaqués à 11 heures du matin par une colonne prussienne comprenant deux bataillons d'infanterie et 1500 hommes de cavalerie avec dix canons. Les français occupaient la ligne de Poisy à St. Laurent des Bois. Vers midi, un bataillon des chasseurs à pied déboucha entre Valbène et Villeclair. La cavalerie française essaya alors vigoureusement de tourner le flanc de l'ennemi qui réussit cependant à opérer sa retraite à trois heures et demie dans la direction de Chateau-Neuf. Les prussiens laissèrent leurs morts et leurs blessés sur le champ de bataille, parmi lesquels il se trouvait vingt officiers. On a fait également plusieurs prisonniers.

Le jour suivant fut glorieux pour les Français. Von der Tann, qui occupait Orléans avec 25,000 hommes, craignait d'être enveloppé, quand le 16e corps d'armée de la Loire, sur la rive nord, et le 17e sur la rive sud, furent attaqués de front par des détachements prussiens venant de Chartres et de Châteaudun. Mais comme Von der Tann se préparait à retraiter vers le nord, en se frayant un passage à travers les Français, le 16e corps, commandé par le général Lussac, l'attaqua vigoureusement, et après un rude engagement, força le général prussien d'évacuer Orléans, qui est maintenant occupé de nouveau par les Français.

Venant de Londres une dépêche du douze annonçait ainsi ces victoires :

L'engagement commença à l'est et à l'ouest d'Orléans le 9 courant, et se continua jusqu'à la soirée de jeudi. Durant ce dernier jour, les Français délogèrent les Prussiens d'Orléans, et leur infligèrent de nombreuses pertes. Les Français occupent maintenant la cité.

Le général Von der Tann, avec le reste de son armée, retraite

maintenant sur le chemin qui mène d'Orléans à Pithiviers, après avoir vainement essayé de passer par Chateau-Neuf et Montargis, où il espérait pouvoir rejoindre l'armée du Prince Frédéric-Charles.

Le général d'Aurelles a une force de 50,000 hommes sur la rive droite de la Loire, et 70,000 hommes sur la rive sud.

La destruction des chemins et ponts entre Commercy et Orléans a empêché l'armée du prince Frédéric-Charles d'avancer. Ce dernier a environ 75,000 hommes, dont une grande partie se trouve probablement au nord de la Marne.

Après en avoir fini avec le reste de l'armée de Von der Tann, le général d'Aurelles s'avancera directement sur Paris et attaquera les lignes prussiennes entre Versailles et St. Germain, tandis que Trochu fera une sortie avec 150,000 hommes pour se frayer un passage et lever le siège.

Les journaux rapportent que les Prussiens ont perdu plus de 10,000 tués et blessés, et 8,000 prisonniers dans des batailles engagées autour d'Orléans.

Le 11 novembre au matin, le nombre des troupes de Von der Tann était de 20,000 hommes. Il était à Toury, à 25 milles au nord d'Orléans où il fut rejoint par le général Wittich et le Prince Albrecht, lequel venait de Chartres à son secours avec 12,000 hommes. Dans la soirée du 11 novembre, le duc de Mecklenbourg, avec 23,000, vint aussi se joindre à Von der Tann, qui se trouva ainsi à la tête de 55,000 hommes, concentrés à Toury.

Dans tous les engagements qui ont eu lieu jusqu'au 10, le général d'Aurelles avait à sa disposition 75,000 hommes, dont il n'a employé qu'un petit nombre; mais il organise une armée de 100,000 hommes, dont 50,000 seront tenus en réserve, pour attaquer les Allemands à Toury, aujourd'hui ou dimanche. L'armée est enthousiasmée par ses succès et désire une grande bataille.

Le gouvernement de Tours pense que le Prince Frédéric Charles, qui s'avance de Commercy, ne pourra pas opérer sa jonction avec Von der Tann avant le 15.

Les dernières nouvelles apprennent que le général Paladine exécute des mouvements qui ont pour but d'envelopper les Prussiens; on s'attendait à une grande bataille d'un moment à l'autre. Les succès de l'armée de la Loire à Orléans ont soulevé l'enthousiasme de la France. Les soldats arrivent de toutes les directions de la France pour grossir cette armée qui se dirige sur Paris pour prendre les Prussiens en queue, pendant que Trochu tombera sur eux en face avec 150,000 hommes. Pourvu qu'on n'apprenne pas qu'un nouveau désastre a terrassé la France ! Il est temps, paraît-il, qu'on vienne au secours de Paris. Les vivres commencent à manquer.

RUMEURS ÉMOUVANTES.

Nous disions il y a longtemps que la guerre actuelle se terminerait par une guerre universelle; les événements paraissent devoir confirmer ces prévisions. La Russie qui arme depuis longtemps vient de déclarer qu'elle veut la révision du traité de 1856, et la Turquie annonce qu'elle est prête à se battre. C'est l'Angleterre qui va se trouver dans une étrange et fatale position ! Malgré tous ses efforts pour ne point se battre et son abandon de la France, elle va être forcée de tirer l'épée. On va voir ce qu'elle peut faire sans la France avec ses 80,000 hommes de troupes ?

LA QUESTION ALABAMA.

Il n'y a pas jusqu'à cette éternelle question qui menace de se réveiller plus brûlante que jamais. On veut une décision en Angleterre comme aux Etats-Unis. Serions nous destinées à avoir notre part de trouble et d'angoisses ?

ROME.

Trois prêtres du nom de Camcoco Ceccarelli, D. Giovanni Christophani et D. Tito Gioni ont été poignardés, à Rome le 9 octobre, par un tailleur de Tagorole, ayant nom Pietro Sardi. Les deux premiers sont morts et on ne pense pas pouvoir guérir le troisième.

Un pauvre Evêque, missionnaire de l'Orient qui s'était habillé en laïque et qui avait une longue barbe noire, fut aussi assailli par une bande de romains sur la Piazza de San Bartolomeo del Isola, et ce n'est qu'avec beaucoup de difficulté, que les Bersaglieri parvinrent à l'arracher de leurs mains. On l'avait pris pour un zouave déguisé.

Les autorités italiennes se sont emparées de 350 000 francs qui avaient été donnés au Pape par un français, père d'un zouave et qui avaient été déposés dans une Banque Romaine.

Tout le tabac des clubs français et belges appartenant aux comités de Paris et de Bruxelles et non à l'armée papale, fut saisi par la municipalité, qui en fit la distribution parmi les soldats italiens.

Le propre cousin du Pape, le Cardinal Clarelli, a reçu ordre de laisser le Quirinal et tous les domestiques de Pie IX ont reçu leur congé. On le prépare pour y recevoir Victor Emmanuel et ses ministres, et le Général LaMarmora qui a enfin consenti à nommer de nouveau Cadorna, Lt-Général avec pleins pouvoirs civils et militaires, établit sa demeure dans le Consulta. Une commission d'ingénieurs examine tous les établissements religieux qui devront être détruits pour faire place aux nouvelles bâtisses du gouvernement et on dit que l'établissement des Capucins, la Sacramentale et le Noviciat des Jésuites seront démolis les premiers.

LES ZOUAVES.

Nous ferons sans doute plaisir à nos lecteurs en leur donnant un extrait d'une correspondance pleine d'intérêt dans laquelle le vicomte de Kersabiec raconte la prise de Rome et la bravoure des zouaves. Après avoir raconté la marche de l'armée italienne depuis le 10 septembre et les sommations nombreuses faites au souverain pontife de capituler sans résistance, il décrit le bombardement de Rome, qui commença le 20 septembre.

« Lorsqu'enfin tous ces parlementaires eurent défilé, le bombardement commença. Ce fut le 20 septembre, à cinq heures moins un quart du matin. L'armée piémontaise comptait 60,000 hommes et 160 canons; le Pape n'avait pour se défendre que 10 à 11,000 combattants, tout au plus, et 18 canons. L'attaque principale eut lieu à la Porta-Pia, au Tre-Archi du chemin de fer, à la porte Saint-Jean et au camp prétorien, vulgairement appelé le Macao. L'armée pontificale fut admirable d'entrain, de solidité, de dévouement; admirable l'artillerie commandée et servie par de jeunes Romains: les Macchi, Rospigliosi, Frédi, Theodoli, les deux frères du roi de Naples, comtes de Caserte et de Bari, et avec eux, un français, M. de Fabiano; admirables aussi furent les

troupes indigènes. Le peuple romain était très calme: pas un cri, pas un désordre, et cependant, les boulets, les grenades, les obus, les bombes, pleuvaient littéralement sur la ville. Bixio, campé à la villa Pamphili, y ajouta des raquettes et des bombes incendiaires; trois tombèrent sur le Vatican; le feu prit plusieurs fois dans le Transtévère.

« Le point où se porta tout l'effort des Piémontais n'était pas là néanmoins: ce fut du côté de la Porta-Pia.

« Le colonel Allet, au milieu du gros de ses zouaves à la villa Medici, attendant à cheval l'heure d'agir. Au moment où l'attaque commença, il fit partir la 6e compagnie du 2e bataillon, capitaine de Gastebols, lieutenant Derely, sous-lieutenant S. A. R. don Alphonse de Borbon y Este, sergent-major H. de Kersabiec, sergents Bievenec, Serio, Charrier, Lavezon de Vezins, Bossoreille et Goyon, pour aller renforcer la défense du mur d'enceinte de la ville dans la villa Ludovisi, où l'on pouvait supposer qu'on tenterait de faire une brèche, vu son extrême faiblesse. On y retrouva la 4e compagnie du 2e bataillon, capitaine Berger. Voyant après quelques instants que l'effort principal du canon se portait contre l'ennemi d'enceinte, entre la Porta-Salaria et la Porta-Pia, le colonel Allet emmena ces deux compagnies à la Porta-Salaria pour attendre le moment où la brèche étant faite elles pourraient s'opposer à l'ennemi. A la porte Salaria se trouvait déjà la 6e compagnie du 1er bataillon, capitaine Joubert. La brèche s'ouvrait, les obus pleuvaient dans la villa Bonaparte, sur les deux portes Salaria et Pia, et sur une longueur de mur d'a peu près 300 mètres. La canonnade continua ainsi jusqu'à 10 heures; l'artillerie pontificale répondait victorieusement; malgré son peu d'effectif, elle fit au moins six fois, en différents endroits, taire les batteries ennemies. Au milieu de cette grêle d'obus, pas un homme de ces trois compagnies de zouaves ne fut atteint; seul, M. de Lestourbeillon fut tué d'une balle au front, au moment où pour mieux juger de son coup de fusil, disait-il, il était monté sur le rempart, se dévouant intérieurement tout entier; le sergent Hue le suivit et redescendit avec le corps de son commandant dans les bras, ne voulant pas que cette chère dépouille demeurât plus longtemps exposée aux projectiles de l'ennemi. (3) A dix heures et demie, la brèche était faite, les boulets traversant cette brèche coupaient les arbres et abattaient le Casino de la villa Bonaparte.

« M. le commandant de Troussures ignorant ce qui se passait ailleurs, envoya l'adjudant sous-officier Nini aux renseignements vers la Porta-Pia. Sur la réponse qui lui fut faite que les compagnies qui s'y trouvaient, une des carabiniers suisses et la 5e du 2e bataillon des zouaves, capitaine de la Hoyde, l'avaient évacuée, ce qu'ils avaient fait par ordre, mais ce qui ne lui fut pas dit, M. de Troussures expédia immédiatement M. de Gastebols avec sa compagnie, la 6e du 2e pour les remplacer. Il le pouvait faire, ayant reçu lui-même un renfort à la porte Salaria: la 1ère compagnie, du 3e bataillon des zouaves, M. de Gastebols et ses hommes traversèrent sous une grêle de boulets et de mitraille la villa Bonaparte et la rue de la Porta-Pia, et vinrent se placer en arrière de cette porte de manière à laisser libre passage aux boulets ennemis qui, passant sous la baie ouverte, enfilèrent la rue dans toute sa longueur. Deux batteries pontificales placées près d'eux, en arrière, dans les retruits de la Porta-Pia, répondaient aux Piémontais et, croisant leurs feux, leur faisaient éprouver des pertes considérables: ils avaient là 2,000 hommes mis hors de combats, tués et blessés. A onze heures, un dragon arrive de la place, portant un drapeau blanc et disant qu'il avait ordre de cesser le feu et qu'on était en train de capituler. M. de Troussures savait que le Saint-Père n'avait voulu faire résistance que pour bien faire rendre publiques les actes de violence opérés contre lui.

« M. de Troussures, néanmoins, fit observer au dragon parlementaire qu'il ne pouvait s'en rapporter à son dire, et qu'il fallait qu'un officier d'état-major lui transmitt l'ordre de cesser le feu. A ce moment parut M. de France, officier d'état-major, suivi de quelques voitures du corps diplomatique qui venaient du Vatican; il lui confirma la nouvelle. Le capitaine Monginoux mit alors un mouchoir blanc au bout de sa baïonnette et s'avança sous la porte pour indiquer que des négociations étaient en train; des deux côtés le feu cessa. Mais à peine le drapeau parlementaire était-il élevé sur la brèche, que la ligne piémontaise en profita pour escalader les deux barricades, et ne voulut pas reprendre les deux positions qu'elle occupait auparavant, malgré les instances de M. le commandant de Troussures, qui, sous les baïonnettes et les insultes des officiers et des soldats piémontais, protesta, mais ne put rien obtenir. Les zouaves formèrent alors les faisceaux, car un quart-d'heure après arrivèrent les bersagliers, et sans l'enceinte de baïonnettes qui protégeait les pontificaux, ces derniers eussent été sûrement massacrés; ils en furent quittes pour les injures les plus grossières dont tous les officiers de bersagliers se rendirent coupables; un seul fit exception, et frappa d'un violent coup de sabre un de ses indignes soldats. La 3e compagnie du 1er bataillon, capitaine de Couessin, n'eut pas cette chance; elle forma ses faisceaux devant une compagnie de bersagliers, dont l'officier, tirant son revolver, tua immédiatement les deux hommes les plus rapprochés de lui. M. de Couessin voyant à qui il avait affaire s'abandonna à ces misérables, ils lui volèrent son épée, malgré la capitulation, lui arrachèrent son ceinturon, son revolver et ses décorations.

« Cependant, les Piémontais du corps de Bottero se répandirent dans la ville, y introduisant les soi-disant émigrés romains, repris de justice, gens de désordre, rebut de toutes les villes d'Italie, que quatre ou six trains, venant de Naples et de Florence avec drapeau tricolore en tête et en queue, versèrent instantanément, pour les besoins de l'ovation à laquelle l'Europe doit paraître croire.

« Le colonel Allet et les zouaves eussent désiré de commencer la guerre des rues, mais on sait que le Saint-Père en avait autrement décidé. Le Colonel ne pouvait se consoler de n'avoir pas été parmi les victimes, rares d'ailleurs, puisque l'armée romaine n'a perdu que dix hommes et une quarantaine de blessés: à la porte Salaria, ses soldats avaient fort bien remarqué l'insistance qu'il mettait à se tenir dans la villa Bonaparte, en face des boulets ennemis et les défiant; au fort Saint-Ange, on entendit dire au père Doussot, dominicain, aumonier des zouaves: « Mon père, Dieu ne prend que bien peu d'élus aujourd'hui. »

« Le vicomte de Kersabiec raconte alors les désordres et les violences qui suivirent la capitulation de Rome dans la nuit du 20 et la journée du 21.

« Aux termes de la capitulation la sortie de la garnison devait avoir lieu le 21 au matin, à sept heures, elle ne com-

mença que sur les onze heures. Ce furent les soldats de la légion d'Antibes, des Français qui ouvrirent cette marche triomphante des martyrs du catholicisme au XIX^e siècle; ils sortirent par la Porta-Angelica, défilèrent devant les corps d'artillerie de Calorna et de Bixio, et tous, en face et la tête haute, jetèrent le cri de vive Pie IX! Les carabiniers suisses les suivirent et répétèrent dans leur allemand: Vive Pie IX! C'est le prologue; les zouaves, représentants de toutes les nations de la terre, vont défilier à leur tour; le colonel Allet réunit autour de lui, sur la place Saint-Pierre, les quatre bataillons qu'il commande, il fait présenter les armes, ouvrir le ban, puis, levant son épée en l'air de toute la longueur de son bras, il s'écrie: Vive Pie IX! Un hurrah formidable sort de toutes les poitrines:

«Vive Pie IX!»
«Vive Pie IX! s'écrie la ligne.
«Vive Pie IX! répètent les chasseurs pontificaux.
«Vive Pie IX! reprend l'artillerie.
«Les échos sont ébranlés... une fenêtre s'ouvre, Pie IX captif paraît et donne une dernière bénédiction à l'armée qui s'écoule....

«Les zouaves sortent par la Porta-Angelica; ils passent muets et sombres; pas un cri dans les rangs; le silence règne dans l'armée piémontaise.

Nos lecteurs connaissent les ovations faites aux zouaves sur leur passage aux États-Unis, en Angleterre et au Canada.

Ajoutons que les zouaves nous sont revenus presque tous au complet. MM. Paschal Comte et Lavigne se sont enrôlés dans l'armée française; M. Adolphe Forget est entré dans un couvent de Dominicains à Malines, Belgique; M. Alfred Danis, de Montréal, est resté malade dans un hôpital civil de Livourne et l'Evêque de Stoddard a promis de s'occuper de lui, et la maladie a également forcé MM. Alexis Desjardins, de St-Thérèse, et Pouliot, de Rimouski, de rester à Liverpool.

Mais ils ont amené avec eux cinq zouaves étrangers, deux Français, un Polonais et deux Allemands, qui veulent s'établir en Canada.

Nous lisons dans l'Ordre le fait suivant qui fait beaucoup d'honneur au brave Major Désilets:

Parmi les traits de bravoure que l'on cite de nos compatriotes à la prise de Rome, s'en trouve un que nous enregistrons avec plaisir. Il a été accompli par le sergent major Gédéon Désilets, du diocèse des Trois-Rivières. Il était à la porte de St-Jean de Latran que l'ennemi battait en brèche avec trente pièces de canon. La partie supérieure de la porte avait pris feu et il fallait à tout prix l'empêcher de brûler. Aussitôt le Général Zappi, le Colonel de Charrette, les canadiens Désilets, Blanchard et St-Laurent se portèrent en avant. Le brave sergent-major saisissant une échelle, l'appuya contre la porte qui menaçait ruine, y grimpa lestement, et avec de l'eau que les autres lui passait, il réussit à éteindre les flammes sous une grêle de boulets et d'obus qui pleuvaient littéralement sur lui. Ses supérieurs furent étonnés de son sang froid au milieu du danger et le brave Colonel de Charrette en témoigna son admiration.

TRISTE CHUTE.

Le printemps dernier, une jeune fille de la campagne laissa sa famille pour venir rester comme servante dans une maison respectable de cette ville. Pendant les premiers mois, elle écrivait souvent à ses parents; mais elle cessa tout à coup de leur écrire. Ceux-ci inquiets, s'informèrent d'abord par lettre, ce qu'elle était devenue, et ne recevant aucune nouvelle, ils se décidèrent à venir eux-mêmes la chercher. La semaine dernière, le père et le frère de la jeune fille arrivaient à Montréal, et s'adressaient à la police. Après bien des recherches, pendant trois jours, ils la trouvaient à l'hôpital général dans l'état le plus déplorable. Il paraît qu'il était touchant de voir leur chagrin et leur désespoir à la vue de cette enfant de dix-sept ans, réduite à cette pénible condition, après quelques mois seulement de résidence à Montréal. Ils repartirent pour leur paroisse avec l'espérance de voir revenir dans la famille cette malheureuse jeune fille, aussitôt qu'elle sera bien.

Ce triste exemple pourra être utile.

ACCIDENT.—Lundi vers 10 heures du soir sur la rue Lamontagne, une femme a failli être brûlée vive en renversant une lampe à huile de charbon. La femme de M. Marcel Poirier, aubergiste, no. 107, rue Lamontagne, en passant d'une chambre à l'autre renversa sa lampe d'huile de charbon qu'elle portait, la lampe se brisa et une flamme subite s'éleva. Madame Poirier dans son excitation essaya d'éteindre cette flamme avec sa robe qui prit en feu et l'enveloppa complètement. La pauvre femme, ne sachant pas ce qu'elle faisait, sortit dans la rue semblable à une colonne de feu. Heureusement, quelques personnes qui passaient, avec une présence d'esprit, se dépouillèrent de leurs par-dessus et enveloppèrent la femme. Ceci eut pour effet d'éteindre la flamme; ensuite on la transporta dans sa chambre et on envoya chercher des médecins. Les Drs. C. A. Rodgers et Leprohon pansèrent les blessures qui étaient très graves, car ses jambes, sa poitrine et ses épaules ont beaucoup souffert. Nous avons appris que cette femme infortunée a succombé depuis à ses blessures.

ILLUSION D'UN JEUNE HOMME.

M. F... est un jeune homme galant, plein d'espérances. Toujours mis avec recherche, il ne néglige rien de ce qui peut faire ressortir sa taille et sa figure. Il soupire depuis longtemps après le jour où il pourra voir une jolie moustache ombrager ses lèvres; mais tous ses efforts pour la faire surgir sont inutiles. L'autre jour, cependant, il rasa les quelques poils follets qui erraient sur son menton et laissa ceux qui ornaient sa lèvre supérieure, afin de faire croire à l'existence de cette moustache rébarbative. Le soir, il veillait en compagnie de deux jolies jeunes filles, et comptait beaucoup sur l'effet que produirait l'ornement dérobé. Voyant qu'on ne le remarquait pas du tout, il s'impatiente et se décida à demander à ses jolies compagnes si elles n'observaient pas un changement dans sa figure.

«Tiens, en effet, dit la plus jeune des demoiselles, vous avez coupé votre moustache, n'est-ce pas?»

Oui, répondit le malheureux jeune homme, en se mordant les lèvres de dépit.

Il jura, mais trop tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

L'HOTEL DE NIORRES.

ANALYSE.

Le roman commence par la mise en scène de deux jeunes nobles français, le vicomte Henri de Renneville et le marquis Charles d'Herbois. Ils ont une conversation dans laquelle il est question de deux jeunes filles, Blanche et Léonore, leurs fiancées, et de Madame d'Orgerel, la tante des jeunes filles. Charles apprend à Henri la mort de celle-ci; cet événement les consterne tous deux, car c'est la cinquième ou sixième fois que la mort sévit soudainement et d'une manière étrange dans la famille du marquis de Niorres, Conseiller du Parlement. Madame d'Orgerel est sa belle-sœur; or, le marquis a déjà vu mourir, empoisonnées dans son palais, deux de ses fils, deux de ses petits fils, une de ses bruns et un de ses frères, évêque.

En voyant cette succession de crimes qui menace de détruire toute la maison du malheureux marquis et de les frapper dans leurs affections, les deux jeunes gens décident de percer le mystère par tous les moyens possibles. Ils avaient déjà pris des informations sur l'existence d'un homme qu'ils appellent le fils de la Madone ou Bamboula. Ils viennent d'apprendre que cet homme existe, qu'il est à Paris et qu'il est déjà connu par ses crimes. Ils doivent partir pour l'Amérique, le 1^{er} Août, sous les ordres du célèbre bailli de Suffren et de M. de la Peyrouse; ils se décident à aller à Versailles obtenir leurs ordres d'embarquement du ministre avant de commencer leurs perquisitions. L'auteur nous fait faire connaissance pendant le trajet de Paris à Versailles avec des personnages célèbres, Napoléon Bonaparte, Hoche, Robespierre, Danton, Marat, de St Just, Tallien, Fouché, Augereau, etc., etc. Léonard, perruquier de la reine raconte une histoire qui intéresse singulièrement les deux jeunes gens, c'est celle des malheurs qui viennent de frapper la famille d'un conseiller du parlement. Après Léonard, Jean, apprenti du teinturier Bernard, raconte l'enlèvement de l'enfant de son patron. Pendant que ceci se passait, le marquis de Niorres s'était enfin décidé à recourir au lieutenant de police du royaume, M. Lenoir. Après une longue conversation dans laquelle le lieutenant de police avait dit souvent: *cherche à qui le crime profite*, des soupçons étaient tombés sur les deux jeunes gens que nous venons de voir si décidés à trouver les meurtriers. La famille du marquis de Niorres ne se composait plus que du fils d'une de ses filles empoisonnée, de Madame Versac et M. de Rohan et sa femme, fille du marquis, et de Blanche et Léonore ses deux nièces. Les quatre premiers disparaissant, les deux jeunes filles restaient héritières de la famille. Or c'est depuis qu'elles étaient fiancées que les empoisonnements avaient commencé.

En sortant de chez le lieutenant de police, M. de Niorres avait rencontré Henri et Charles qui cherchaient l'occasion de le voir. Une conversation terrible avait eu lieu, et dans cette conversation le marquis de Niorres s'entend rappeler ses amours avec la Madone de Brest, les intrigues de cette femme, l'existence du blanc-seing par lequel cette femme lui avait fait signer une donation en faveur d'un enfant dont il se croyait père, et l'existence de cet enfant lui-même.

Henri et Charles s'étaient offerts à marier immédiatement Blanche et Léonore pour les protéger, mais M. de Niorres avait refusé. Ils s'étaient alors décidés à enlever les jeunes filles.

Nous avons oublié de dire que le marquis de Niorres avait un serviteur du nom de St-Jean qui par deux fois avait raconté à son maître que l'un de ses fils, empoisonné, lui avait apparu pour lui dire d'éloigner de l'hôtel de Niorres le petit fils et les nièces du marquis. Et il avait décidé le marquis à se séparer de son petit-fils. Henri et Charles se voyant repoussés du marquis de Niorres avaient juré de sauver leurs fiancées à tout prix et avait confié à St-Jean et à un autre valet du nom de George des lettres qui devaient être remises aux jeunes filles. Quelques instants après on retrouve ces deux valets chez un comte de destinée sans doute à jouer un grand rôle dans ce roman; ils lui racontent des choses qui l'intéressent beaucoup et lui remettent des lettres précieuses. Ce comte sait que Henri et Charles sont endettés et que c'est un nommé Roger qui est leur créancier. Il cherche depuis longtemps à mettre ces jeunes gens sous sa domination.

Il vient d'avoir une entrevue avec Fouché au sujet d'une dame d'Herbigny et de sa fille. Fouché lui apprend que l'enfant de madame d'Herbigny est mort. Or, cette nouvelle est de nature à causer du désagrément au comte, car il veut marier cette dame, parce qu'elle est riche; mais cette enfant mourant avant 15 ans, la dame ne peut hériter en vertu du testament du vieux marquis d'Herbigny mort depuis quelque temps. Ce fait est important, nos lecteurs devront y prêter attention.

Il ne nous reste plus à mentionner que les bourgeois Gorain et Gervais que Roger veut connaître dans le but de les faire servir à ses plans dans l'affaire de l'enlèvement de la fille de Bernard appelée la Mignonne. Le dernier numéro de notre journal nous met en présence de presque tous les personnages que nous venons de nommer, à l'hôtel de madame Lefebvre où les convives parlent longuement des deux événements étranges qui occupent l'attention publique.

Nos lecteurs verront en lisant notre dernier numéro où les choses en sont rendues.

Nous devons dire que Mahurec, le matelot, est tout dévoué aux deux jeunes nobles.

La deuxième partie commencera par une entrevue des deux jeunes gens avec le nommé Roger qui a promis de leur prêter l'argent nécessaire à l'enlèvement des deux jeunes filles.

XXXV.—Suite.

—Rien, répondit celui-ci d'une voix grave; je pensais....

—A quoi donc?

—A l'avenir.

—Est-ce que c'est votre conversation avec votre professeur d'histoire, M. de l'Eguille, que nous avons rencontré en venant ici, qui vous a mis dans des dispositions rêveuses? Vous aurait-il donné une mauvaise note pour les examens que vous allez passer?

—Lui? Oh! nous sommes au mieux ensemble; et tenez, mon cher Talma, voici un extrait de son rapport qui me concerne et qu'il vient de me donner.

Le jeune homme prit un papier dans sa poche et le tendit à son compagnon. Talma l'ouvrit, le lut et se mit à rire.

«Napoléon Bonaparte, dit-il en reportant ses yeux sur le papier, *Corse de nation et de caractère. Il ira loin si les circonstances le favorisent.* Peste! quelle belle prédiction

—Quatre heures et demie! dit tout à coup Tallien. Le

carrabas part à cinq heures, nous n'avons que le temps d'aller jusqu'à la place d'Armes. Viens-tu, Michel?

—Nous vous accompagnons! ajouta Talma en se levant.

—Et vous, l'abbé? demanda Augereau en s'adressant à Joachim. Demeurez-vous à Versailles à attendre votre M. de Talleyrand, que vous n'avez pas encore rencontré?

—Moi? répondit Joachim, je vais à Paris, je brûle ce soir ma soutane et dès demain je me fais soldat!

—Bravo! en route! je vous apprendrai à manier le sabre!

—Et vous ne perdrez pas votre temps!

Toutes les pratiques de la mère Lefebvre s'étaient levées, et, après avoir soldé leur dépense, gagnèrent la rue, se dirigeant vers la place d'Armes.

«Nous partons aussi! dit M. Gorain en interrogeant du regard M. Roger.

—Je n'aurai pas l'honneur de faire route avec vous, répondit celui-ci. Je reste à Versailles, mais j'aurai le plus vif plaisir à vous revoir, messieurs, et si vous le permettez....

—Comment donc! fit M. Gorain, enchanté....

—Vous allez voir ce pauvre Bernard, sans doute?

—Oui, nous irons chez lui ce soir. Pauvre homme! nous lui dirons que nous avons en l'avantage de votre rencontre et que le roi et monseigneur s'intéressent à lui. Ce sera une grande consolation.

—C'est cela, dit M. Roger, et moi je vais m'occuper des affaires de MM. d'Herbois et de Renneville.

—Ah ça! ces pauvres gentilshommes sont donc dans de bien mauvais draps, décidément?

—Je ne sais pas comment ils pourront s'en tirer si un miracle ne leur vient en aide! dit M. Roger en baissant la voix. Je n'ai pas osé en parler nettement tout à l'heure devant tout le monde, mais entre nous... je les crois au bout du rouleau!

—Pauvres garçons! dit M. Gervais.

—Ils ont des dettes effroyables et le roi ne payera rien, et qui pis est... les soupçons les plus graves peuvent peser sur eux!

—Comment?

—Dame! si leurs futures femmes héritaient, on pourrait leur attribuer....

—Oh! fit M. Gorain en comprenant soudain.

—Au revoir! dit brusquement l'employé! Je me sauve!

Et, tournant à gauche, M. Roger disparut rapidement. Les deux bourgeois se regardèrent et se mirent en marche.

Fouché s'était rapproché de Danton:

«Vous m'avez dit que Bernard, le père de l'enfant volé, demeurait rue Saint-Honoré? demanda-t-il.

—Oui, répondit Danton, à quelques pas de la maison que j'habite.

—Bon! merci!

—Est-ce que vous voulez voir ces pauvres parents?

—Oui.

—Eh bien! venez déjeuner demain avec moi, nous irons ensemble leur rendre visite.

—Demain, dit Fouché, serait bien tard. C'est aujourd'hui, en arrivant à Paris, que je désire les voir.

—Vous avez quelque chose à leur dire touchant leur fille?

—Peut-être.

—Oh! si c'est un secret....

—Ce n'est pas le mien! dit vivement Fouché.

—C'est qu'en arrivant à Paris, je ne rentre pas chez moi, fit observer Danton.

—Eh bien! j'irai seul.... cependant j'eusse préféré un introducteur qui les assurât de mes bonnes intentions.

L'avocat réfléchit.

«Eh, mais! fit-il tout à coup, j'ai votre affaire! Je ne puis vous conduire chez Bernard ce soir, mais M. Gorain, mon propriétaire, est l'intime ami du teinturier. C'est lui qui vous présentera. En arrivant à Paris, je le prierai de vous mener chez Bernard et il se fera un plaisir de vous être agréable.

—Merci, j'accepte! dit Fouché en serrant la main de l'avocat.

Tandis que le professeur et son ami échangeaient la rapide conversation que nous venons de rapporter, Mahurec, qui avait fait ses adieux à Lefebvre et à sa femme, doublait le pas pour rattraper les autres voyageurs.

Le digne marin paraissait de plus en plus préoccupé et son cerveau se livrait évidemment à un travail pénible, car son front était sombre, ses sourcils contractés et son regard vague errait sur les objets sans les voir.

Après avoir fourni une course rapide, il atteignit le groupe formé par Michel, Tallien, Augereau et Joachim.

«Pardonnez-moi, excusez-moi, dit-il en s'adressant à Michel, qu'il tira par le pan de son habit, je voudrais, comme qui dirait, vous larguer deux mots dans le pertuis de l'entendement.

—Qu'est-ce que c'est, mon brave? répondit le jeune clerc en souriant et en laissant prendre l'avance à ses compagnons pour obéir au désir manifesté par le matelot.

—C'est par rapport à M. de chose, vous savez? le particulier aux deux nièces, l'homme dans la case de qui qu'il y a un gâchis si numéro un.

—M. de Niorres, vous voulez dire?

—Oui, c'est cela. Je voudrais connaître son gisement.

—Son... quoi? demanda Michel qui ne comprenait pas ce que voulait dire le gabier.

—Son gisement, que je dis, là où qu'il perche, quoi!

—Ah! très-bien! M. de Niorres habite la rue du Chaume.

—La rue du Chaume? Dans quelle aire que c'est ça?

—Dans le Marais, près la rue du Temple, répondit Michel qui devina ce que lui demandait son interlocuteur.

—Bon! merci! bien obligé.

—C'est là tout ce que vous vouliez savoir, mon brave?

—Oui, c'est tout.

Michel fit un signe amical au marin et rejoignit ses amis. Mahurec demeura seul, en arrière, longeant les maisons de la rue du Plessis.

«M. de Niorres, rue du Chaume, au Marais, se dit-il, comme pour bien graver ce nom et ces renseignements dans sa mémoire. Maintenant que je connais le relèvement, je n'ai qu'à mettre le cap dessus et à nager un bon coup!

Mahurec se donna une énorme tape à la poitrine fermée dans le creux de l'estomac.

«Le gabier est en vigie sur les hautes vergues! continua-t-il. Il ouvre l'œil et c'est pas à lui qu'on fera jamais prendre des requins pour des dorades! Mes pauvres chers lieutenants, tout ce que j'aime sur la terre, quoi! tonnerre! Allons, matelot, te v'là en chasse! ouvre l'œil aux bossoirs! veille! veille!

En ce moment Mahurec atteignait la place d'Armes, et devant lui stationnait le carrabas dans lequel prenaient place les personnages qui venaient de quitter avec lui le logis de la mère Lefebvre.

FAITS DIVERS.

DÉPLORABLE ACCIDENT.—Nous avons à enregistrer encore aujourd'hui un de ces accidents si communs dans la navigation. Deux frères du nom de Therrien, de St. Aimé, naviguaient à bord du même bateau, Samedi ils se trouvaient dans la rivière Yamaska, vis-à-vis le village St. Michel. Il pouvait être onze heures de l'avant-midi quand il s'éleva un gros vent, et le bateau, chassé violemment, alla s'échouer non loin du rivage. Les deux frères se jetèrent alors dans un bac dans le but d'aller porter l'ancre au large et de décharger leur bâtiment. Malheureusement, l'ancre s'étant accrochée au chaland, fit enfler le bac et le coula à fond. Les deux frères périrent tous les deux.

Le corps de l'ainé a été repêché lundi et l'enquête du Coroner eut lieu le même jour. A l'heure où nous écrivons on n'avait pas encore retrouvé le cadavre du plus jeune. L'ainé était âgé de 24 ans à peu près, et il laisse une jeune épouse et trois enfants en bas âge. Son frère est un jeune homme de 16 à 17 ans.—Le Pionnier

Il y a quelque jours, un brave citoyen de St. Roch était sur les bords de la Rivière DuChesnay, où il s'était rendu en excursion de chasse, avec deux jeunes garçons. Ils compartaient le petit gibier qu'il avait abattu et songeaient au retour, lorsque tout à coup il entend un grognement terrible derrière lui. Il se retourne vivement et aperçoit à quelques pas un ours énorme qui le regardait. Comme notre chasseur n'était pas venu là pour un si gros gibier, il ne songea pas à faire usage de son fusil, et ordonna une prudente retraite qui s'effectua, nous ne disons pas en bonne ordre, mais sans encombre, car l'ennemi dédaigna de poursuivre les fuyards affolés par la peur. On nous dit que le lendemain plusieurs chasseurs de la localité donnèrent la chasse à l'ours qui dut succomber sous le nombre.—Le Pionnier

SUICIDE DU JUGE DELESVAUX.—Le juge Delesvaux, la terreur des journalistes parisiens, (dit un correspondant de l'Echo de Londres) et qui, pour l'impénétrable fécondité des raisons qu'il imaginait pour trouver condamnables tous les délits de presse, a été promu dans les derniers temps de l'empire du Tribunal de la Police Correctionnelle à la Présidence de la Chambre Civile, vient de se suicider. La nouvelle de sa mort a été apportée à Paris par un ballon, et le Peuple souverain en donne de longs détails:

Avant de se tuer, il avait passé la nuit à écrire. A 3 heures du matin, son valet qui le servait depuis 24 ans, voyant une lumière dans la chambre à coucher du juge, ouvrit la porte et prit la liberté de l'inviter à aller se coucher. Le juge répondit: "tout-à-l'heure," et congédia son valet d'un ton inaccoutumé.

Celui-ci avait été frappé de la pâleur mortelle répandue sur le visage du juge, ce qui était d'autant plus étonnant que le juge avait une figure rouge et scorbétique. A 6 heures, M. Delesvaux, étant resté tout le temps à son pupitre, appela son valet, lui donna un paquet de lettres en lui recommandant de les porter à qui elles étaient adressées et de ne faire entrer personne. Peu de minutes après un coup de feu se fit entendre, et M. Delesvaux fut trouvé mort baignant dans son sang.

Quelques-unes de ces lettres révélèrent peut-être le motif de ce suicide, M. Delesvaux qui fut élevé au rang de juge pour le zèle qu'il avait montré comme commissaire de police au coup d'Etat, était d'une nature mélancolique, et jamais il n'allait dans le monde.

Une lettre écrite d'Epinal contient ce qui suit:

Je signale à la France la vaillante conduite des femmes de Rambervillers, lesquelles, en l'absence de la garde nationale, ont chassé 70 uhlans qui ont voulu faire des réquisitions en annonçant derrière eux, selon leur habitude, une armée de 20,000 hommes. Je ne sais quelle est la Jeanne Hachette qui a sonné le réveil, l'histoire nous le dira un jour. Tousjours est-il qu'en moins d'une demi-heure, plus d'un millier de femmes étaient debout frémissantes, armées de batons, de pelles, de fouchers, de quenouilles, etc., et menaçant leurs envahisseurs. Ceux-ci eurent peur et prirent la fuite. Honneur aux femmes de Rambervillers.

THOMAS MUSSEN,
Marchand en Gros et en Détail de
SOIERIES et POPELINES IRLANDAISES.
GANTS D'ALEXANDRE, et autres Fabricants
de renom.
TAPIS et PRELATS DE CHOIX,
De Velours, Bruxelles ou Tapestry.
ORNEMENTS D'EGLISES,
Tentures pour Salons, Franges en Soie, etc.,
257 ET 259, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.
4 mai 1870. 1879

REDUCTION.

GLACIERES GLACIERES
C'est le bon temps de se procurer une bonne
GLACIERE.
A BON MARCHÉ.

UNE réduction de 20 par cent sera faite à tout
acheteur, une visite est respectueusement sol-
licitée.
GEORGE YON,
Fermier et Plombier,
No. 241 RUE ST. LAURENT.



C. A. RAYMOND.

Employé durant sept ans, de la maison Radway & Co., vient de quitter son emploi pour fabriquer à son propre compte des Remèdes encore plus efficaces que ceux qu'il avait l'habitude de vendre. Il a réussi à faire disparaître du Remède primitif cette acreté qui en paralysait les effets et le rendait en même temps difficile à prendre.

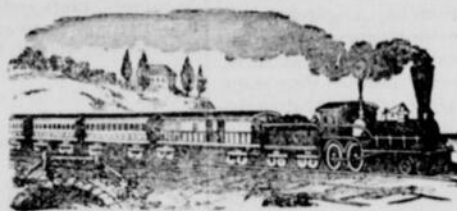
Ceux qui se servent aujourd'hui de son célèbre remède le préfèrent, administré intérieurement ou extérieurement, pour la raison bien simple qu'il agit plus promptement et laisse dans la bouche un goût des plus agréables tout en se vendant à meilleur marché que tout autre remède.

Il compte sur le bienveillant patronage de ceux qui l'ont déjà encouragé et il promet entière satisfaction à ceux qui se serviront de son célèbre Remède.

A vendre à Montréal. Chez DEVINS & BOLTON.

A Québec, Chez M. E. BRUNET, Pharmacien, Rue du Pont, et chez JAMES HOSSACK & Co., marchands Epiciers, Rue Notre-Dame, Basse ville.

Toute correspondance doit être adressée au Propriétaire, No. 7, Ruelle Berry, Montréal, près la Place Viger. 1-46-tf.



Compagnie du Chemin de Fer le Grand Tronc du Canada.

SERVICE AMELIORE DES TRAINS.

POUR L'HIVER DE 1870-71.

AUGMENTATION DE VITESSE.

Nouveaux Chars pour tous les Trains Express.

Les Trains partiront maintenant de Montréal comme suit:

ALLANT A L'OUEST.

Trains de la Malle pour Toronto et les stations intermédiaires 8.00 A.M.
Express de Nuit pour Ogdensburg, Ottawa, Brockville, Kingston, Belleville, Toronto, Guelph, London, Brantford, Goderich, Buffalo, Detroit, Chicago et tous les points de l'Ouest 8.00 A.M.
Train d'accommodement pour Kingston, Toronto et les stations intermédiaires 6.00 A.M.
Train d'accommodement pour Brockville et les stations intermédiaires 4.00 P.M.
Trains pour Lachine à 7.00 A.M. 9.30 A.M.
Midi 2.00 p. m. et 5.00 p.m. Le train de 2.00 p.m. va à la frontière.

ALLANT AU SUD ET A L'EST.

Train d'accommodement pour Island Pond et les stations intermédiaires 6.45 A.M.
Express pour Boston via Vermont Central 9.00 A.M.
Express pour New-York et Boston via Vermont Central à 3.45 P.M.
Express pour Island Pond 2.00 P.M.
Express de Nuit pour Québec, Island Pond, Gorham et Portland, et les Provinces d'en Bas, arrêtant entre Montréal et Island Pond à St. Hilaire, St. Hyacinthe, Upton, Acton, Richmond, Brompton Falls, Sherbrooke, Lennoxville, Compton, Coaticook et Norton Mills, seulement à 10.10 P.M.

Il y aura des Chars Doroits à tous les trains de nuit. Le bagage sera étiqueté pour tout le trajet.

Les steamers "CARLOTTA" ou "CHANE" laisseront Portland pour Halifax N. E. tous les Mercredis et Samedis après-midi, à 4.00 heures p.m. Le confort est excellent pour les passagers et le fret.

La Compagnie internationale des Steamers, faisant le trajet en connexion avec le Chemin de Fer le Grand Tronc, laisse Portland tous les Lundis et les Jedis, à 6.00 heures p.m., pour St. Jean, N. B., etc., etc.

On pourra acheter des billets aux principales stations de la compagnie.

Pour plus amples informations et l'heure du départ et de l'arrivée de tous les Trains aux stations intermédiaires et au terminus du chemin s'adresser au Bureau où l'on vend des billets, à la station Bonaventure ou au Bureau No. 39, Grande Rue St. Jacques.

C. J. BRYDGES.

Directeur-Gérant. Montréal, 12 Novembre 1870. 1-46-tf.



MERVEILLEUX ET PARFAIT.

GERVAIS et Cie.

Manufacturiers de voitures de toutes espèces, ont remporté à l'Exposition Provinciale de Québec tenue à Montréal en 1870, cinq premiers prix pour voitures d'été et d'hiver.

Les soussignés offrent en vente le meilleur assortiment de voitures d'hiver.

Tout ouvrage est garanti et supérieur à tout autre fait en Canada pour sa légèreté et sa durée.
44h Gervais & Co.
No. 810 Rue Craig, Montréal.
Dépôt, 69, Rue Bonaventure.

"LE PAYS"

JOURNAL QUOTIDIEN ET HEBDOMADAIRE EN PUBLIE A TROIS EDITIONS:

LA PREMIERE

(Quotidienne)

paraît à 5 heures du matin, et la distribution s'en fait immédiatement aux abonnés tant de la campagne que de la ville. L'abonnement est de \$6 par an, payable d'avance.

LA SECONDE

(Quotidienne)

paraît tous les soirs, à 6 heures, et renferme outre les dépêches télégraphiques générales et spéciales, tous les faits divers, informations, etc., qui se sont accomplis, ou qui nous ont été communiqués depuis minuit jusqu'à 6 heures P.M. inclusivement. Cette Edition se vend dans les dépôts et dans les rues. Prix: un centin le numéro.

LA TROISIEME

(Hédomadaire)

paraît tous les jeudis et renferme tout ce qui s'est passé d'intéressant dans les huit jours précédant sa publication. C'est un recueil instructif et amusant qui doit se trouver dans toutes les familles. L'abonnement n'est que de \$2 par an.

"LE PAYS"

au dire de tous, et d'après le témoignage unanime de la Presse, est une publication complète qui doit être encouragée et propagée.

Il est donc du devoir des nombreux abonnés et acheteurs de L'OPINION PUBLIQUE de s'abonner au PAYS et de conseiller à leurs amis de suivre un aussi bel exemple.

BUREAUX: 230 Rue St. Jacques.

LOUIS PERRAULT & Co.

Editeurs-Propriétaires

NOUVEAU MAGASIN D'APOTHECAIRE.

363, RUE STE. CATHERINE.

(Près de la rue Amherst.)

Le Soussigné offre en vente un assortiment complet de Drogueries, produits Chimiques, Parfumeries, Huiles, Bois de Teinture, Médicines, Patentées, Brayers, Epaves, Broses à Cheveux, Broses à Ongles, Broses à Dents, Broses à Barbe, Eau de Cologne, Sangsues, Savons de Toilette, en grande variété. Aussi un assortiment de Papeteries, Journaux, Timbres-Poste, etc., etc.

Toutes Prescriptions de Médecins seront remplies avec le plus grand soin. JAMES GOULDEN. 2122

Montréal, 26 mai 1870

GRANDE VENTE

DE

HARDES FAITES.

650 PARDESSUS
400 PEA JACKETS
1,000 PAIRES PANTALONS
800 VESTES
800 CHEMISES CASIMIR
1,000 PAIRES CALEÇONS
ETC., ETC., ETC

Aussi une grande variété de Draps de Castor et Pilot, Draps Français et Anglais, Tweed et Casimir. A 20 pour cent au-dessous de la valeur ordinaire.

40-6in. REGIS DEZIEL. 131, Rue St. Joseph.

DÉFENSE DE PARIS.

MONTREAL MENACÉ PAR LES GRANDS FROIDS DE L'HIVER.

Afin de se défendre contre les grands froids de l'hiver qui nous menacent depuis quelques jours, laissez vos ordres pour faire monter vos Poêles, vos Tuyaux et vos Fournaises chez

GEORGE YON.

FERBLANTIER ET PLOMBIER.

No. 241, — RUE S. LAURENT, — No. 241. 2me porte de la rue Ste. Catherine.

Vous trouverez aussi à son Magasin un grand assortiment de Tuyaux de Poêles, de Saux, de Charbon, Chaudières à cendres et toutes sortes de Ferblanteries pour l'usage de la maison.

43-tf

LE MEILLEUR

ASSORTIMENT DE POELES SE TROUVE A

No. 529 RUE CRAIG.

Entr'autres, "L'ORIENTAL"

qui a fait ses preuves.

Et le "STEWART"

poêle à cuisine, pour le bois et pour charbon, qui a pris le 1er prix à l'exposition 1870. On trouvera aussi tout ce qu'il faut pour réparer les anciens poêles.

MEILLEUR ET CIE.

526 RUE CRAIG.

MONTREAL.

40-in

ETABLISSEMENT 1840.

F. X. BEAUCHAMP,

(successeur de D. Smillie.)

Manufacturier et Marchand de BIJOUX, PIERRES PRECIEUSES gardées en magasin, et taillées, polies et montées dans les derniers goûts.

MONTRES et BIJOUX soigneusement et promptement réparés.

No. 134, coin des rues ST. FRANCOIS-XAVIER et FORTIFICATION, presque en face du côté droit de la Banque du Peuple. Montréal, 4 mai 1870. 1879

LEGG & Co.

LEGGOTYPISTES, ELECTROTYPISTES, STEREOTYPISTES, GRAVEURS, CHROMO ET PHOTO-LITHOGRAPHES.

PHOTOGRAPHES ET IMPRIMEURS.

Bureau: No. 1, Côte de la Place d'Armes, MONTREAL. Ateliers: No. 319, Rue St. Antoine.

On exécute dans un style vraiment supérieur, les Cartes Géographiques, Livres, Gravures, Cartes d'Affaires, Mémoires, Livres de Commerce de toutes descriptions, à des prix très modiques.

DÉPOT

de la

CÉLÈBRE CHAISE

HAMAC.

CANAPÉ, PLIANT

et

FAUTEUIL.

combinée

EN UNE SEULE



Au Bureau du DOMINION DYE WORKS.

301, rue Notre-Dame.

43tf Montréal.



DÉPARTEMENT DES DOLANES.

Ottawa, 5 Novembre 1870.

L'ESCOMPTE AUTORISÉ sur les ENVOIS AMÉRICAINS, jusqu'à nouvel ordre, sera de 9 pour cent.

R. S. M. BOUCHETTE.

Commissaire des Douanes. L'avis ci-dessus est le seul qui devra paraître dans les journaux autorisés à le publier. 64

N. CODERRE, MARCHAND-TAILLEUR, No. 238, rue Notre-Dame, en haut chez MM. BARRET et PRICE, Montréal, où l'on trouvera des DRAPS, CASIMIRS ET TWEEDS

de toutes sortes et des goûts les plus nouveaux. Il est prêt à exécuter avec ponctualité toute commande que l'on voudra bien lui confier à des prix très modérés. Montréal, 4 mai 1870. 1879

BONNE NOUVELLE!

OUVERTURE DE

L'HOTEL DU CANADA RUE ST. GABRIEL, MONTREAL.

\$1 PAR JOUR SEULEMENT.

Cet Hôtel, qui vient d'être réparé et meublé à neuf, offre tous les avantages possibles aux marchands et en général à tous ceux qui visitent Montréal. On y trouve tout le confort désirable, et le service se fait avec une extrême régularité et sur un haut pied. Cet hôtel a été ouvert jeudi, le 6 mai, par M. G. B. Ware propriétaire, et F. X. Fortin gérant, et ces Messieurs sollicitent respectueusement une visite pour s'assurer des avantages que l'on offre pour la modique somme d'une piastre par jour. M. Fortin est canadien, et ses capacités comme hôtelier sont généralement connues. Pension sans chambres à des prix très modérés. 207

"The Canadian Illustrated News"

Journal Hebdomadaire

De Chronique, Littérature, Science et Art, Agriculture et Mécanique, Modes et Amusements. Publié tous les Samedis à Montréal, Canada.

Par GEORGE E. DESBARATS.

SOUSCRIPTION D'AVANCE.....\$4.00 par an. PAR NUMERO.....10 Centins.

CLUBS.

Chaque Club de cinq souscripteurs qui nous enverra \$20, aura droit à six copies pour l'année.

Les abonnés de Montréal recevront leur journal à domicile. Le port des numéros envoyés par la Poste sera payé par l'Éditeur. Les remises d'argent par un mandat de Poste ou par lettre enregistrée, seront aux risques de l'Éditeur.

On recevra des annonces, en petit nombre, au taux de 15 centins la ligne, payable d'avance.

AGENCE GENERALE:

1-COTE DE LA PLACE D'ARMES-1

BUREAU DE PUBLICATION ET ATELIERS:

319-RUE ST. ANTOINE-319

"L'Opinion Publique"

JOURNAL POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

Publié tous les Jedis à Montréal, Canada.

Par GEORGE E. DESBARATS & Co.

ABONNEMENT.....\$2.50 par année. Aux Etats-Unis.....3.00

Par numéro.....5 Centins

Envoi par lettres enregistrées ou par ordres sur le Bureau de Poste au risque des propriétaires du journal.

ANNONCES.....10 Centins la ligne 1re fois. 5 Centins 2me " 3me "

Tous ceux qui ne renverront pas le journal seront considérés comme abonnés.

On ne recevra pas d'abonnements pour moins de six mois.

Tout semestre commencé se paie en entier.

Pour discontinuer son abonnement il faut en donner avis au moins quinze jours d'avance.

Lorsqu'un abonné change de demeure il doit en donner avis huit jours d'avance.

Si l'abonné ne reçoit pas son journal il est requis de porter plainte immédiatement à l'administration.

FRAIS DE POSTE-ATTENTION!

Les frais de poste sur les Publications hebdomadaires ne sont que de 5 centins par trois mois, payables d'avance au bureau de poste de l'abonné. Le manque d'attention à ce détail, entraînerait une dépense de 1 centin qu'il faudrait payer sur chaque numéro.

Les journaux qui voudront bien échanger avec nous, ainsi que toutes lettres se rapportant à la rédaction, devront être adressés à l'Opinion Publique ou aux Rédacteurs, No. 1 Côte de la Place d'Armes, Montréal.

Toute lettre d'affaires devra être adressée à George E. Desbarats, seul chargé de l'administration du journal.

Imprimé et publié par G. E. DESBARATS, 1, Côte de la Place d'Armes, et 319 Rue St. Antoine, Montréal, Canada.